

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

UN

SOCIALISTE-RÉVOLUTIONNAIRE
AU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

JEAN MESLIER

PAR

E. PETITFILS

AVOCAT

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences économiques et politiques)

Présentée et soutenue le Mercredi 12 Février 1908

Président : M. A. DESCHAMPS, *professeur*
Suffragants : MM. CAUWÈS, *professeur*
JAY, *professeur*

PARIS (5^e)

V. GIARD ET E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1908



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

UN

SOCIALISTE-RÉVOLUTIONNAIRE
AU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

JEAN MESLIER

PAR

E. PETITFILS

AVOCAT

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences économiques et politiques)

Présentée et soutenue le Mercredi 12 Février 1908

Président : M. A. DESCHAMPS, *professeur*

Suffragants : MM. CAUWÈS, *professeur*
JAY, *professeur*



PARIS (5^e)

V. GIARD ET E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1908

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

AVANT-PROPOS

« Si la supériorité se mesurait à la faculté de voir en avant, Jean Meslier serait le plus grand homme de son temps », écrit Malon dans la *Revue socialiste* (1).

Dépouillé de l'exagération propre à tout aphorisme, ce jugement du théoricien socialiste contient une grande part de vérité : le curé Meslier a été vraiment un précurseur de la Révolution sociale.

Trop longtemps on n'a considéré en cet homme étrange que l'écrivain anticlérical, l'ennemi implacable de toute religion et de toute croyance en Dieu ; mais il y a autre chose dans l'œuvre de Jean Meslier ; il est l'adversaire de la société qu'il avait sous les yeux, et le théoricien d'une

(1) *Revue socialiste*, t. VIII, p. 149.

société meilleure faite d'égalité et de fraternité.

Aussi est-il particulièrement intéressant, au moment où l'idée socialiste donne lieu à tant de recherches, d'étudier l'œuvre originale d'un des précurseurs du communisme.

UN SOCIALISTE-RÉVOLUTIONNAIRE
AU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE
JEAN MESLIER

CHAPITRE I

LA VIE ET L'ŒUVRE DE JEAN MESLIER

Jean Meslier est né en juin 1664 à Mazerny, village dépendant du duché de Rethel (1).

Son père, ouvrier serger, confia à un prêtre du voisinage les premiers soins de l'éducation de son fils. Il entra ensuite au séminaire de Reims, fut ordonné prêtre à Châlons le 18 décembre 1683, puis pourvu de la cure d'Etrépigny en décembre 1688 (2).

(1) C'est bien en 1664 que naquit Meslier et non en 1678 comme l'indique Voltaire. Du reste, voici son acte de baptême : « Le quinzième juin 1664, Jean Mellié (*sic*), fils de Gérard Mellier et de Forienne Braidy, ses père et mère a esté baptisé à l'Eglise de Mazerny ; ses parin et marine sont Jean Lancereaux et Eleine Braidy, sa femme de la paroisse de Raillicourt (*Arch. comm.* de Mazerny, G. G. 1).

(2) Et non en 1692 [comme l'indique M. Lithtemberger dans le

C'est dans ce pauvre village de la Champagne qui comptait alors environ 150 habitants qu'il passa son existence. Son archevêque, Mgr Le Tellier, constate à plusieurs reprises que le curé Meslier s'acquittait suffisamment de ses devoirs (1). La tradition locale a confirmé ces rapports : « Je n'ai jamais fait aucun crime, ni aucune méchante action, dit-il (2). Je défierais bien présentement tous les hommes de pouvoir me faire avec justice ou sujet aucun mauvais reproche. »

Les notes qui sont fournies sur lui (3) le représentent comme « ignorant, présomptueux, très entêté et opiniâtre, homme de bien, négligeant l'Eglise à cause qu'il a le plus de dixmes. Il se mêle de décider des cas qu'il n'entend pas, et ne revient pas de son sentiment. Il est fort attaché aussi à ses intérêts et d'une négligence infinie avec un extérieur fort dévot et jans (éniste) ».

On cite cependant quelques singularités de ce bizarre personnage qui prouvent son caractère indépendant et sa haine de la puissance et de la

socialisme au xviii^e siècle. La date de 1688 est fournie par les *Archives départementales de la Marne* (G. 220, liasse) et par les registres de Mgr Le Tellier, archevêque de Reims.

(1) Rg. Mgr Le Tellier, *Archive nationale*, 10413, p. 370.

(2) M. S. B.b. Arsenal 2237 (12qTF, p. 980).

(3) Visite de la paroisse d'Etrépigny du vendredi 12 juin 1716, aux *Archives de la Marne* (Reims) G. 263, fol^o 41-42.

hiérarchie. Ces singularités cadrent d'ailleurs fort bien avec le fonds de ses écrits.

Un jour, Meslier ayant refusé de recommander au prône le seigneur d'Etrépigny qui avait maltraité quelques-uns de ses paroissiens, le cardinal de Mailly, alors archevêque de Reims, le fit venir à Donchery (1), et, après lui avoir adressé une sévère réprimande, lui ordonna, comme pénitence, d'aller passer un mois dans son séminaire.

Le dimanche qui suivit son retour dans sa paroisse, le curé monte en chaire et dit, se tournant vers le seigneur. « Voilà le sort ordinaire des pauvres curés de campagne ; les archevêques qui sont de grands seigneurs les méprisent et ne les écoutent pas ; ils n'ont d'oreille que pour la noble blesse : recommandons donc le seigneur de ce lieu et prions pour M. de Cléry ; demandons à Dieu sa conversion, et qu'il lui fasse la grâce de ne point maltraiter les pauvres et de ne point dépouiller l'orphelin ! »

Cette manière de réparation ne fut guère goûtée de M. de Cléry et l'état de guerre continua. Dénoncé à l'archevêché et réprimandé de nouveau, le curé Meslier en conçut une grande mortification (2).

(1) Donchery, localité voisine d'Etrépigny (Ardennes).

(2) *Histoire des communes du canton de Flize et de l'abbaye d'Elan*, par Emile Thellier, Paris 1896-97 ; in-8°, 290 pages (polygraphiées).

Cet incident avec le seigneur de Cléry semble avoir été la seule incartade de sa vie sacerdotale.

Habituellement il se conformait à toutes les règles et à toutes les exigences de sa fonction (1). Il fut toujours respectueux des dogmes et de l'autorité établie.

Entré malgré lui dans l'état ecclésiastique, il remplit sans scandale les devoirs de son ministère.

« Je n'ai jamais cru à la religion, dit-il, je me suis laissé facilement conduire dans ma jeunesse à l'état ecclésiastique pour complaire à mes parents qui étaient bien aises de m'y voir (2).

(1) Voici le titre de l'ouvrage de Meslier : *Mémoire des pensées et des sentiments de J. Meslier*, prêtre curé d'Etrépigny et de But, sur une partie des abus et des erreurs de la conduite et du gouvernement des hommes, où l'on voit des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les Divinités, et de toutes les religions du monde pour être adressée à ses paroissiens après sa mort et pour leur servir de témoignage de vérité à eux et à tous leurs semblables *intestimonium illis et gentibus* (M. s. B. b. Arsenal w. 129).

Bien que l'ouvrage ne porte aucune date, il est probable qu'il a été écrit par son auteur à la fin de sa vie. Les dernières phrases du manuscrit nous montrent, en effet, que c'est sur le point de perdre la vue et « de retourner au rien » que le curé d'Etrépigny termine son œuvre.

D'autre part sa mort étant intervenue en 1729, c'est parmi les écrivains de la première moitié du XVIII^e siècle qu'il convient de le ranger.

(2) *Mémoire des pensées et sentiments de Jean Meslier*, prêtre curé d'Etrépigny et de But.

Ses doctrines contraires à la religion, il les avait entièrement cachées de son vivant ; on devine par là combien fut tourmentée cette existence d'un prêtre enseignant sans se révolter ce qu'il considérait comme l'erreur et le mensonge.

Le fait inédit suivant nous montre encore un Jean Meslier bien différent du farouche révolutionnaire que nous révèlent ses écrits : En novembre 1721, François Godfrin, domestique de messire Antoine de Toully, chevalier et seigneur d'Etrépigny, fut frappé à l'issue de la messe, étant en livrée, sur le seuil de l'église, par les nommés André et Jean Jacquemin, tisserands. « M. Jean
« Meslier, prestre curé du dit Etrépigny, y demeure
« rant, les ayant vus ne put s'empêcher de leur
« reprocher leur témérité et impiété qui est d'au-
« tant plus scandaleuse qu'ils n'ont aucun respect
« pour le lieu saint où ils ont commis ces violences
« de voie de fait, ni même pour la livrée du dit
« seigneur de Toully qui se trouve grièvement
« offensé par l'attentat qu'ils ont fait en la personne
« de son domestique pendant son absence (1) ».

Tel fut Jean Meslier, tel fut son étrange caractère : un prêtre renégat qui reste prêtre, un révolté qui n'ose se dévoiler et attend la mort pour crier sa pensée révolutionnaire et irréligieuse, tandis qu'officiellement il disait la messe, donnait les

(1) *Arch. dép. des Ardennes. Série B. justice d'Etrépigny.*

sacrements, enseignait la religion chrétienne. Chez lui, seul, il employait son temps à réunir les preuves pouvant servir à combattre Dieu, la Bible, l'Eglise, les prêtres, toutes les croyances et toutes les religions, en général. Secrètement, avec un soin jaloux, par un travail quotidien et acharné, il composait un livre destiné à démontrer la fausseté des enseignements qu'il donnait, à dévoiler ces pieux mensonges qu'il détestait dans le cœur (1).

Certes, il vivait à une époque où on ne permettait pas les révoltes ouvertes, déclarées, à moins qu'on ne fut une puissance, et Jean Meslier était un infime curé de campagne : comprenant sa faiblesse, pour lancer son livre sur le monde, il se cacha derrière la mort (2).

(1) Jean Meslier aurait pu, comme la plupart des curés de cette époque, vivre indifférent au milieu des ouailles qui lui étaient confiées. Le revenu dont jouissaient les curés était assuré, et se composait presque toujours de trois éléments : 1^o le quart de la dîme ; 2^o le casuel ; 3^o un petit lot de terres labourables attaché à la cure. Son rôle dans la commune était considérable. Le curé était l'organe du pouvoir central. Il faisait au prône toutes ses communications, tenait les registres de l'état-civil, assistait aux assemblées générales et choisissait le maître d'école. Ses pouvoirs spirituels sur les paroissiens étaient également étendus : Droit d'excommunication contre ceux qui vivaient en concubinage. Droit de pénétrer près de tous les malades et de recevoir leurs testaments ; enfin, il désignait même publiquement ceux qui ne communiaient pas à Pâques.

(2) Henri Dacremont, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, janvier 1893.

Il mourut en 1729. On a cru que, sur le point de perdre la vue, dégoûté de la vie, il s'était exprès refusé les aliments nécessaires. Par son testament il a donné tout ce qu'il possédait, et qui n'était pas considérable, à ses paroissiens, demandant qu'on l'enterrât dans son jardin. A la nouvelle de sa mort, M. Lavaux, curé de Boulzicourt, et M. Voiry, curé de Guignicourt (1), se rendirent à Etrépigny et inhumèrent le corps de leur confrère dans la sacristie, sans inscrire son acte mortuaire sur les registres de la paroisse. En effet, on n'y trouve rien qui constate le décès de Meslier. Le dernier acte revêtu de sa signature est du 7 mai 1729 et le premier qui ait été signé par l'abbé Guillotin, son successeur immédiat, est du 26 août suivant (2).

Son ouvrage écrit de sa main en trois exemplaires scellés, de 366 feuillets chacun, fut par ses soins, porté au greffe de Sainte-Menehould, lieu de juridiction d'Etrépigny, à l'officialité de l'Archevêché de Reims et à l'Hôtel de ville de Mézières. En même temps, Meslier laissait deux lettres, l'une à l'adresse du clergé de Reims, l'autre à l'adresse des curés des environs d'Etrépigny (3).

(1) Boulzicourt et Guignicourt. Localités voisines d'Etrépigny.

(2) Lecuy (1740-1834) abbé général des Prémontrés.

(3) Le comte de Caylus ayant eu pendant quelque temps entre les mains un des trois exemplaires de cet écrit, il s'en répandit

Ce fut Thiriot qui le premier parla de Meslier à Voltaire (lettre du 30 novembre 1735). Il y avait donc déjà près de six ans que le curé d'Etrépigny était mort, et malgré l'ardeur mise par Voltaire à se procurer une copie de l'un des trois manuscrits, ce fut seulement en 1762 que notre philosophe put travailler à tirer l'extrait qu'il en a publié sous le titre de : *Testament du curé Meslier* (1).

bientôt après dans Paris plus de cent copies, qu'on vendait 240 francs la pièce. La bibliothèque de l'Arsenal en possède deux sous les n^{os} 129 et 130.

Les deux exemplaires originaux n'existent plus, pas plus celui qui avait été déposé par J. Meslier à l'Hôtel de Ville de Mézières, que celui qu'il avait remis à la justice de Châlons. C'est sur la copie que possède la bibliothèque de l'Arsenal que les citations faites au cours de ce travail ont été prises.

Ce manuscrit de l'Arsenal comprend 900 feuillets environ ; on n'y rencontre aucune division rationnelle. Les idées relatives aux doctrines économiques de l'auteur ne font pas l'objet d'une partie spéciale, elles sont éparses et sans ordre dans tout l'ouvrage.

(1) Le bon sens du curé Meslier fut publié par d'Holbach en 1772, et le catéchisme du curé Meslier par Sylvain Maréchal en 1789, Ch. Rudolph a publié le *Testament* en 3 vol. in-8°. Amsterdam : « L'ouvrage que je présente au public, dit l'éditeur, est un de ceux que tout le monde connaît, mais que personne n'a lu. » M. Rudolf a peut-être raison, mais il exagère lorsqu'il ajoute : « On présage au testament du curé Meslier un avenir d'une immense durée. »

Au commencement du xix^e siècle, son œuvre eut les honneurs de la Cour d'assises de la Seine, du Nord et de la Vienne.

Le 27 brumaire an II (17 nov. 1793) Anacharsis Clootz vint proposer à la Convention d'élever une statue à Jean Meslier, curé d'Etrépigny en Champagne, le premier prêtre qui ait eu le courage et la bonne foi d'abjurer les erreurs religieuses.

Il a paru en 1847, chez Périsse frères, libraires-éditeurs, ru

Ce sont surtout les attaques contre la religion qui l'intéressaient, car « l'ouvrage, dit-il, est écrit du style d'un cheval de carrosse, mais qu'il rue bien à propos ! » (1).

Le compliment de Voltaire est peu flatteur. Assurément, Jean Meslier n'est pas un écrivain de talent, son style est lourd, sa phrase monotone ; il ne vise ni à la forme ni à l'esprit, mais on ne saurait lui refuser d'avoir été un penseur profond, savant, aux idées essentiellement personnelles et originales pour son époque ; c'est pour cela que son caractère de novateur et de précurseur nous intéresse.

Avant d'examiner et d'analyser les idées de J. Meslier, il y a lieu de se demander pourquoi il a écrit son livre ? à quelle pensée il a obéi ? Entrevoyait-il la publicité qui serait donnée à ses

du Petit Bourbon, 48, Paris, un petit ouvrage, intitulé le *Bonsens du curé Meslier* (le véritable). Ce livre serait une rétractation du curé d'Etrépigny. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on se trouve en présence d'une œuvre apocryphe : en effet cette prétendue rétractation, datée d'Etrépigny, le 28 décembre 1732 et signée Jean Meslier ne peut être attribuée à ce dernier. Les Archives de la Marne à Reims (fonds de l'archevêché de Reims, G. 223) contiennent l'acte de nomination de M. Antoine Guillotin à la cure d'Etrépigny *liberam nunc et vacantem per obitum magistri Joanni Meslier, presbytèri*. Cet acte de nomination, scellé par l'archevêché, est du 9 juin 1829.

(1) Lettre à Helvétius, 1^{er} mai 1763.

écrits ? Il semble bien qu'il ne se soit pas fait là-dessus grande illusion.

En effet, à la fin de son ouvrage Jean Meslier « appelle comme d'abus, de toutes les injures et « calomnies, de tous les mauvais traitements, et de « toutes les injurieuses procédures que l'on 'pour-
« rait faire contre lui, après sa mort, et il en ap-
« pelle comme d'abus au seul tribunal de la droite
« raison par devant toutes les personnes sages et
« éclairées ; recusant pour juges tous ignorans,
« tous bigots et hypocrites, tous partisans et fau-
« teurs d'erreurs et de superstitions, comme aussi
« tous flatteurs et favoris des tyrans et tous ceux
« qui sont à leurs gages et leurs pensionnaires (1) »
et il ajoute : « les hommes feront de moi ce qu'ils
« voudront ; je ne prends déjà presque plus de
« part à ce qui se fait dans le monde ; les morts
« avec lesquels je suis prêt d'aller, ne s'embar-
« rassent plus de rien, ils ne se mêlent de rien et
« ne se soucient plus de rien. Je finirai donc ceci
« par le rien, aussi ne suis-je guère plus qu'un
« rien, et bientôt je ne serai rien (2) ».

Pauvre, ignoré, sans prétention littéraire et sans relations d'aucune sorte, il semble bien plutôt que, Jean Meslier en écrivant son livre, ait agi

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 979.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 982.

en convaincu, en passionné de la vérité, en homme qui veut libérer son esprit de toutes les impostures qu'il enseignait malgré lui.

« C'est la force de la vérité, dit-il, et ce n'est que
« la haine de l'injustice, de l'imposture, de la ty-
« rannie, et de toute autre iniquité qui me fait par-
« ler ainsi (1). »

Peu lui importait le résultat !

« J'essaierai ici, mes chers amis, de vous décou-
« vrir la vérité... et que les fauteurs de tels men-
« songes, de telles erreurs, et de telles impostures
s'en scandalisent et qu'ils s'en fâchent... pareille-
« ment qu'ils fassent pour lors de mon corps tout
« ce qu'ils voudront, qu'ils le hachent en pièces
« où qu'ils le rôlissent; ou qu'ils le fricassent et
« qu'ils le mangent encore s'ils veulent en quelle
« sauce ils voudront je ne m'en mets nullement en
« peine (2). »

Découvrir ce qu'il croit la vérité et la faire aimer des autres, aider à l'établissement de la justice et du bonheur dans l'humanité, voilà tout ce qu'il a rêvé, voilà quel a été son but véritable.

« Si j'avais un souhait à faire sur ce sujet (et je
« ne manquerais pas de le faire s'il pouvait avoir
« son effet) je souhaiterais avoir le bras et la

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 980.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 48-49.

« force d'un hercule, pour purger le monde de
« tous vices et de toutes iniquités et pour avoir le
« plaisir d'assommer tous ces monstres de tyrans
« à tête couronnée, et tous ces autres monstres,
« ministres d'erreurs et d'iniquités, qui font gémir
« si pitoyablement tous les peuples de la terre (1).»

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 40.

CHAPITRE II

JEAN MESLIER AU POINT DE VUE RELIGIEUX

§ 1. — *Comment il est passé du terrain religieux sur le terrain politique et économique.*

Le mémoire des pensées et sentiments de F. Meslier est avant tout une œuvre antireligieuse.

« Toutes les religions du monde ne sont que
« des inventions humaines, et tout ce que votre religion vous enseigne et vous oblige de croire
« comme surnaturel et divin, n'est dans le fond
« qu'erreur, que mensonge, illusion et imposture (1). » C'est cette démonstration que Meslier entreprend : presque tout son ouvrage y est consacré. Bien que son œuvre ne comporte pas de division, on peut y distinguer deux parties où domine le point de vue religieux. C'est ainsi que dans

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 27.

la première il fait la critique de toutes les religions, du christianisme en particulier ; dans la seconde, il attaque l'idée de Dieu et la croyance à l'immortalité de l'âme.

Sans le suivre dans toutes ses attaques passionnées, il n'est pas inutile de constater, en passant, qu'on a rarement dressé contre l'idée religieuse un réquisitoire plus complet que le sien.

C'est d'ailleurs dans Jean Meslier que Voltaire et les libres-penseurs sont venus chercher la plupart de leurs arguments. S'appuyant tantôt sur les textes du nouveau et de l'ancien Testament, tantôt sur la raison pure, il a tout prévu et réfuté.

Il nie l'existence de Dieu. « Toutes les choses
« naturelles se forment, se façonnent elles-mêmes
« par le mouvement et le concours des diverses
« parties de la matière qui se joignent, qui s'unis-
« sent et qui se modifient diversement dans tous
« les corps qu'elles composent (1). » Pour lui le christ est un « fou et un insensé » (2) qui trouve de dignes continuateurs dans les Deichristicoles ou christicoles romains « lesquels adorent les viles
« et faibles petites images de paste et de fa-
« rine » (3).

L'idolâtrie, les évangiles, la révélation, la créa-

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 747.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 280 et suivantes.

(3) M.s. B.b. Arsenal, p. 291.

tion, rien n'échappe à sa verve mordante, trop souvent étouffée sous des citations sans nombre.

Connaître l'erreur est bien, la combattre est meilleur : le devoir de tout prêtre est de combattre la Religion, source de tous les maux. Aussi Jean Meslier supplie-t-il les curés de son voisinage d'éclairer le peuple : « C'est à vous, Messieurs, qui
« avez les clefs de la science et de la sagesse de
« savoir discerner le bien du mal, le vice de la
« vertu, le vrai du faux, la vérité de l'erreur, du
« mensonge et de l'imposture. C'est à vous d'ins-
« truire les peuples non dans les erreurs de l'ido-
« lâtrie ni dans la vanité des superstitions, mais
« dans la science de toutes sortes de vertus et de
« bonnes mœurs. Vous êtes tous payés pour cela...
« C'est dans cette intention que les peuples vous
« fournissent si abondamment de quoi vivre à
« votre aise, pendant qu'ils ont, eux, bien de la
« peine de travailler jour et nuit à la sueur de leur
« corps pour avoir cheftivement de quoy substan-
« ter leur pauvre vie, et ils ne prétendent point
« vous donner de si bons appointements pour les
« entretenir dans aucunes erreurs, ni dans au-
« cunes veines superstitions sous quelque pré-
« texte de Religion que ce soit (1). »

(1) *Première lettre à Messieurs les curés de mon voisinage*, p. 1 à 18.

On le voit, Jean Meslier est, dans toute la force du terme, un curé anticlérique : il considérerait l'idée de Dieu comme la cause de tous les maux. Pour lui, l'homme ne doit pas avoir d'autre religion que la religion naturelle. « Point d'autre religion parmi
« vous, dit-il (1), que de la sagesse et de la probité
« des mœurs, point d'autre que celle de l'honneur
« testé et de la bien céance, point d'autre que celle
« de la franchise du cœur et de la générosité de
« l'âme, point d'autre que celle d'abolir entièrement
« la tyrannie et le culte de la superstition des
« dieux et des idoles. Point d'autre que de maintenir
« la justice et l'équité partout, point d'autre
« que celle de bien travailler et de vivre tous en
« règlement commun, point d'autre que celle de
« maintenir la liberté publique, et enfin point
« d'autre que celle de vous aimer les uns les
« autres et de garder inviolablement la paix et la
« bonne union parmi vous. »

Mais c'est surtout parce que la Religion catholique protège les abus et les injustices qu'il faut la combattre ; si elle était véritablement divine elle prendrait en main la cause des faibles et des déshérités : au contraire, elle couvre toutes les iniquités. La religion chrétienne ne peut être la religion véritable, puisqu'elle soutient un certain

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 969.

nombre d'institutions manifestement injustes, et abusives.

« La source de tous les maux qui vous accablent
« et de toutes les impostures qui vous tiennent mal-
« heureusement captifs dans l'erreur et dans la va-
« nité des superstitions aussi bien que sous les lois
« tyranniques des grands de la terre, n'est autre
« que cette détestable politique des hommes dont je
« viens de parler, car les uns voulant injustement
« dominer sur les autres, et les autres voulant ac-
« quérir quelque vaine réputation de sainteté et
« quelquefois même de divinité, se sont les uns et
« les autres adroitement servy, non seulement de
« la force et de la violence, mais encore ont em-
« ployé toutes sortes d'artifices et de ruses pour
« séduire les peuples afin de parvenir plus facile-
« ment à leurs fins (1). »

« Il semblerait au moins dans un tel cas que la
« Religion et la Politique ne devraient pas s'accom-
« moder ensemble... mais ce qui devrait se faire
« ne se fait pas toujours... on pourrait dire qu'elles
« s'entendent pour lors, comme deux coupeurs de
« bourses... La Religion soutient le gouvernement
« quelque tyrannique qu'il soit. Le gouvernement
« politique soutient la Religion, si sotte et si
« vaine qu'elle puisse être (2). »

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 27.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 35.

Le curé d'Etrépigny est ainsi amené, en faisant sa critique du catholicisme et des agissements de ses ministres, à décrire les abus qu'il avait sous les yeux et à proposer les remèdes qui font la véritable originalité de son œuvre.

§ 2. — *Les Abus*

Le premier des abus qu'il signale est l'inégalité des conditions : inégalité de droit et inégalité de fait. J. Meslier s'exprime ainsi : « Cette énorme disproportion que l'on voit partout entre les différents états et conditions des hommes, dont les uns semblent même n'être nés que pour dominer tyranniquement sur les autres, et pour avoir toujours leurs plaisirs et leurs contentements dans cette vie, et les autres, au contraire, semblent n'être nés que pour être des misérables, de malheureux et de vils esclaves et pour gémir toute leur vie dans la haine et dans la misère (1).

Ceux qui ont toutes les félicités : ce sont les nobles, et ils sont légions ! « N'est-il pas jusqu'au « moindre gentillâtre et jusqu'au moindre hobereau de seigneur de village qui ne prétende se « faire craindre et obéir ? (2) »

(1) *Indiv.*, Lichtemberger, t. I, p. 21.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 424.

« Et cependant, dit-il, si l'on remontait à l'origine de la noblesse, on verrait que les premiers étaient des gens sanguinaires, cruels, oppresseurs, voleurs, parricides... Les premières monarchies étaient une réunion de bandits, de pirates et de voleurs. »

Quant aux gueux, c'est la vermine qui peine pour nourrir les riches. On lui fait peur et on la tient dans un état de subordination en agitant des diables et des démons. « On vous parle de diables « et on vous fait trembler à ce seul nom, on vous « les fait envisager comme les plus grands enne-
« mis du salut des hommes et qui ne s'attachent
« qu'à les perdre, et à les rendre éternellement
« malheureux avec eux dans les Enfers : vos
« peintres et vos prédicateurs vous les repré-
« sentent comme des monstres hideux, difformes,
« horribles, effroyables, mais non, mes chers amis,
« on vous trompe, ou plutôt on vous abuse ; vos
« plus redoutables adversaires sont les grands, les
« nobles, et les riches de la terre ce sont là les vé-
« tables et les seuls diables qui ne cessent de vous
« persécuter, et non des imaginaires qui ne sau-
« raient faire peur qu'aux enfants et aux igno-
« rants (1). »

C'est donc incidemment que cet abus est ici signalé, il n'en est pas moins réel et ce sera la gloire

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 225-424.

de la Révolution de l'avoir fait cesser dans ce qu'il a de plus criant, d'avoir enfin proclamé l'égalité de droits, l'égalité de tous devant la loi ; sur ce point la critique de Meslier était bien fondée.

2^e *Abus*. — Grâce à cette absurde société, nous supportons l'existence d'innombrables parasites de toute espèce, « toutes sortes d'états et de conditions de gens fénéans ou dont les emplois et les occupations ne sont d'aucune utilité dans le monde, et même plusieurs ne servent qu'à fouler, qu'à piller et à ruiner et opprimer les autres (1). »

Au premier rang de ces fénéans, il faut placer les riches qui ne vivent que « de ce qu'ils appellent leurs rentes, tandis que de l'autre côté il y a une infinité de canailles, de l'un et de l'autre sexe, qui n'exercent d'autre profession que celle de gueuser et de mendier lâchement leur pain ».

Que dire de tous ces prêtres et ecclésiastiques « et particulièrement tous ces pieux et ridicules mascarades de moines et de moniales qui sont de tant de diverses sortes et en si grand nombre ? » Ceux-là vivent dans un luxe inouï, dans des couvents splendides, avec des revenus énormes.

« A quoi bon tous ces discours de messes, de ma-

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 425.

lines, de complies, d'oraisons et de chapelets, que soit qu'ils marchent pieds nus dans des neiges, dans des boues, qu'ils s'enferment dans des cloîtres, qu'ils fredonnent tous les jours la discipline ; qu'ils célèbrent tant qu'il leur plaira de saints mystères, qu'ils offrent mil et mil sacrifices, tout cela ne peut produire un grain de blé, tout cela ne vaut pas un coup d'hoyau, par exemple, qu'un manouvrier donne en terre pour la cultiver. »

Enfin ne doit-on pas ranger parmi les parasites tous les gens de justice qu'on appellerait mieux des « gens d'injustice (1) ». On souffre et on autorise encore plusieurs autres sortes de gens qui ne servent qu'à fouler, qu'à ronger et à dévorer les autres, je mets à ce rang les officiers de judicatures, tels que les sergents, procureurs etc., qui, sous prétexte de faire rendre justice à ceux qui sont assez sots de donner dans leurs pièges, les volent impunément et s'enrichissent de leurs dépouilles. Je passe sous silence les maltotiers, rats de caves, commis de bureaux, gardes etc., qui, tous sous prétexte de servir le Roy, amasser ses deniers, écrasent les peuples par leurs injustices concussions et odieuses vexations : leur nombre dans notre France n'est guère moins que de 40 à 50 mille (2).

(1) *Le socialisme au XVIII^e siècle*, par Lichtemberger, t. II, p. 208.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 435.

« Si donc de tels fainéants, soit gueux, soit riches, subsistent, ce ne peut être que par le travail des autres ; ils ne sont d'aucune utilité. »

Le parlement, qui autrefois servait de médiateur entre le roy et le peuple, n'est plus maintenant qu'un organe mercenaire de la cour et aujourd'hui le gouvernement des provinces est entre les mains des Intendants, « ces furets de provinces » qui vexent les gens de la campagne pour faire rentrer les impôts.

Et de même que Jean Meslier a fait le procès des prêtres en attaquant au début de son ouvrage toutes les religions, il va s'en prendre aux rois, les vrais responsables du malheur public. Il signale à ce propos un dernier abus de l'ancien régime : l'arbitraire et l'énormité des taxes et impôts. Les rois de France écrasent le peuple de « grosses tailles, taillons, subsides et autres pareilles taxes pour toutes les provinces de leur dépendance. Ils les augmentent, ils les doublent, ils les triplent comme bon leur semble » (1).

« Car il n'est si petit officier, ni si petit receveur
« ou si petit commis de bureau, ni si vil archer,
« ou si vil garde de sel ou de tabac qui, sous pré-
« texte d'être aux gages du Roy ou sous prétexte
« de recevoir ou d'amasser des deniers, ne croient

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 449.

« devoir faire les fiers et avoir droit de baffouer,
« de maltraiter, de fouler et de tyranniser les
« pauvres peuples. »

« Le Roy met des impôts sur toutes sortes de
« marchandises, sur les vins, sur les viandes, sur
« les eaux-de-vie, sur les bières et sur les huiles...
« afin d'avoir son profit de tout ce qui se vend et
« de tout ce qui s'achète (1). »

Et Jean Meslier s'attarde complaisamment sur la gabelle et les origines des tailles et taillons. » Le plus cruel de tous les rois fut le dernier, Louis XIV surnommé le grand, à cause de ses grandes injustices, voleries, usurpations, » etc (2)...

Meslier n'a en rien exagéré les malheurs du peuple au milieu duquel il vivait, car si une époque fut vraiment atroce pour le pauvre peuple de France, c'est celle des guerres de la Fronde. Les Ardennes ou plutôt la partie nord de la Champagne qui forme actuellement ce département, étaient transformées en véritable champ clos où les belligérants pillaient, assassinaient, en même temps qu'ils dévastaient les campagnes, car c'est surtout le paysan qui eut à souffrir, et le portrait de l'habitant des campagnes tracé par La Bruyère, dans ses *Caractères*, est malheureusement trop vrai.

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 452.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 454.

L'ennemi régnait en maître dans le pays, et à côté du roi qui levait l'impôt avec la taille, chaque chef de parti réquisitionnait méthodiquement. Réfugié dans une place de guerre, il étendait au loin ses exactions.

Rocroi, que tenait Condé, tondait le pays jusqu'à Reims. « Le gouverneur de Rocroi, écrit Marlot, met toute la Champagne à contribution avec Rethel, Château-Porcien, Laon, Châlons, etc.(1). Les villages vendaient leurs biens communaux, et le plus souvent à des prix dérisoires. C'est ce que constate Terwel, seigneur d'Etrépigny, dans ses notices cadastrales, écrites en 1657. Certains livraient leurs cloches pour se libérer : « aisances vendues pour payer les gens de guerre ». ou : « ont vendu leurs cloches pour payer l'ennemi » (2). La plupart des villages étaient en partie ou en totalité incendiés, soit par le vainqueur soit par le vaincu. « La moitié ou le tiers ou le quart du village est brûlé » ou encore « Restent 10. 20. 30 maisons, dit Terwel » (3).

Telle était la situation du peuple de France décrite par Jean Meslier : Aucun des principaux abus de l'ancien régime n'est oublié : privilèges exorbitants de la noblesse et du clergé, existence de

(1) Marlot, *Histoire de la ville de Reims*, t. IV, p. 602.

(2) Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, manuscrit S. 875.

(3) Bibliothèque Sainte-Geneviève, manuscrit S. 875.

nombreux parasites, énormité et inégalité des impôts. Il en a indiqué les sources, et fustigé les responsables.

Ces virulentes attaques de Meslier contre les impôts qui pesaient si lourdement sur le peuple, n'étaient que trop justifiées. Une rapide énumération de ce qu'étaient les principaux droits auxquels pouvaient être assujettis les habitants de son temps suffit pour cela. Il y avait tout d'abord les droits seigneuriaux qui étaient de deux sortes : les variables et les fixes.

Dans la première catégorie rentraient les droits d'amende, de confiscation, lods et ventes, afforages, de cens et surcens payés par des concessions faites par les seigneurs.

Les principaux étaient les droits de composition, de taille, d'assise, les jours de corvée et les droits de bourgeoisie.

A côté de ces droits seigneuriaux, le roi levait encore différents impôts.

Les plus importants, et qui subsistèrent jusqu'à la Révolution furent les aides (1) et les tailles (2).

(1) Les aides désignaient quelques-uns des impôts appelés aujourd'hui indirects ; elles furent d'abord un secours temporaire accordé à la royauté par les seigneurs et les provinces, mais sous Charles VI elles devinrent permanentes. Les ordonnances de 1680 et 1681 peuvent être regardées comme les lois organiques sur la matière.

(2) La taille était l'impôt direct proprement dit. Votée pour la

Il faut y ajouter la gabelle ou impôt sur le sel (1), la capitation (2), les vingtièmes créés à

première fois sous Charles VII pour l'entretien des premières troupes permanentes, elle n'a cessé de grandir ; Colbert disait qu'elle était « la plus forte recette pour soutenir les dépenses de l'Etat ». C'était aussi l'impôt qui pesait le plus lourdement sur la classe des laboureurs, car les nobles et les ecclésiastiques ne payaient pas la taille, si ce n'est pour les biens roturiers qu'ils possédaient et tenaient en censive. La taille comprenait les impôts sur l'industrie, le commerce, les professions libérales, les biens propres exploités, la simple propriété, l'exploitation et les bestiaux.

(1) Il n'y avait pas d'impôt plus injuste, plus vexatoire et plus odieux que celui-là : car on taxait les populations à tant de sel par tête, et la quantité déterminée était presque toujours supérieure aux besoins des familles. Cet impôt variait comme quotité avec les provinces. Dans la province de Champagne, elle était de 9 livres par personne, et le prix du sel était de 62 livres le quintal.

Charles VI, à la demande de Philippe II comte de Rethel, des gens d'église et autres habitants du pays, accorda à ses sujets de tout le comté l'exemption des aides et gabelles, moyennant une rente annuelle de 5.000 livres tournois (Louis, *Hist. de Saint-Etienne* à Arnes).

Ce privilège fut successivement reconnu par huit de nos rois, renouvelé sous Louis XIII il a toujours été confirmé depuis grâce aux instances des bourgeois, et, le plus souvent, les 5.000 livres étaient abandonnées au seigneur qui, quelquefois, en faisait remise aux contribuables.

(2) La capitation était un impôt à payer par tête, mais calculé sur le revenu de chacun. Elle fut établie temporairement pour la première fois en France par les Etats-Généraux de 1356. Décrétée de nouveau par Louis XIV en 1695, afin de subvenir aux frais de la guerre, elle fut suspendue en 1698 puis rétablie en 1701. En 1715, on la prorogea définitivement. A la différence de la taille, la capitation devait être payée par tous les Français, sans distinc-

la fin du règne de Louis XIV et la corvée (1).

Vauban, ému de la misère du peuple, avait proposé de supprimer la taille et la capitation, et d'établir un impôt sur tous les revenus, dont le roi percevrait le vingtième. Louis XIV trouva l'idée excellente et la mit en pratique : seulement, il garda la taille et la capitation, et il n'y eut ainsi qu'un impôt de plus. Il fut, non pas du vingtième, mais du dixième sur tous les revenus sans aucune distinction.

Tous ces impôts pesaient principalement sur le peuple des campagnes, et l'arbitraire avec lequel ils étaient établis et perçus, les privilèges dont ils étaient l'objet les avait rendus justement impopulaires, et les attaques de Jean Meslier dans son Testament contre ce régime n'étaient malheureusement que trop justes.

tion de privilèges et de privilégiés. Mais le clergé se racheta de cet impôt par un don gratuit, et en 1701 s'en affranchit complètement en payant une somme égale à sa contribution de six années.

(1) C'étaient les journées de travail et de charrois exigées des paysans pour l'entretien des grandes routes. Le noble, le prêtre, le magistrat, le riche bourgeois, dont les carrosses parcouraient les routes, n'étaient pas atteints par la corvée, mais les paysans de villages éloignés, dont les charriots ne devaient jamais parcourir ces chemins étaient mis en réquisition. Ils perdaient un temps énorme à venir, puis à s'en retourner.

CHAPITRE III

JEAN MESLIER ET LA PROPRIÉTÉ

LE COMMUNISME DE JEAN MESLIER

Le curé d'Etrépigny ne se contente pas d'attaquer avec force toutes les iniquités qu'il a sous les yeux, il en recherche la cause initiale; pour lui c'est l'institution de la propriété privée, l'appropriation individuelle. Les plus forts et les astucieux se sont emparés au début des biens de la terre, et de la terre elle-même, puis ils ont inventé la religion pour couvrir leur vol. La religion, n'est donc pour lui que la conséquence et l'excuse de l'appropriation individuelle.

A vrai dire, notre auteur ne s'étend pas longuement sur l'origine du droit de propriété, il le condamne dans un chapitre intitulé : « L'abus est que les hommes s'approprient chacun en leur particulier, les biens de la terre au lieu de les posséder et d'en jouir tous en commun, d'où naissent une in-

finité de maux et de misères dans le monde (1). »

Voici le développement de sa pensée :

« Un autre abus, et qui est presque universellement reçu et autorisé dans le monde, est l'appropriation particulière que les hommes se font des biens et des richesses de la terre, pour en jouir par les particuliers chacun séparément les uns des autres comme bon leur semble ; et c'est de là qu'il faut nécessairement que la plupart des hommes soient misérables et malheureux.

Cette appropriation est le plus souvent le résultat d'un vol, d'une tromperie. C'est la source de toutes les inégalités. » Il continue :

« L'insatiable cupidité, qui est comme on sçait la racine de tous maux, voyant pour ainsi dire par cette division, une espèce de porte ouverte à l'accomplissement de ses désirs, saisit l'occasion et fait tout entreprendre aux hômes pour se mettre à couvert de toute indigence et pour avoir la jouissance de ce qu'ils peuvent souhaiter. D'où il arrive que les plus forts, les plus rusés et souvent même aussi les plus méchans, sont les mieux partagés et les mieux pourvus de toutes les commodités de la vie. Il arrive que les uns en ont plus ou même quelques fois tout, et que les autres en ont moins ou même quelques fois rien. Les uns

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 436.

nagent dans les plaisirs et dans les honneurs, les autres sont continuellement dans le deuil, dans la tristesse, dans la crasse, et dans le mépris : les uns enfin toujours dans la prospérité et dans la joye sont comme dans un paradis, les autres, au contraire, toujours dans la pauvreté et dans la peine, sont comme dans un enfer, et presque toujours même les gens de bien souffrent ce que les méchants devraient souffrir, et ceux-ci jouissent en repos de ce qui appartient légitimement à ceux-là ; mais quels abus et qu'elles injustices ! Et c'est sans doute ce qui a donné lieu à un auteur de dire que les choses sont renversées par la malice des hommes, ou que Dieu n'est pas Dieu. »

L'appropriation des biens et des richesses est encore la source de tous les maux qui accablent l'humanité. « De là naissent les haines et les envies, les murmures, les plaintes, les troubles, les séditions et les guerres, de là naissent les procès entre les particuliers pour défendre leur bien ou pour maintenir leurs droits, comme ils le prétendent. Procès qui leur coûtent tant de peines du corps et tant d'inquiétudes d'esprit, et souvent même la ruine totale des uns et des autres. De là vient que ceux qui n'ont rien ou qui n'ont pas tout le nécessaire sont comme forcés d'user de mauvais moyens pour avoir de quoi subsister, et c'est là la source fatale des fraudes, des tromperies, des fourberies,

des rapines, des vols, des meurtres, des assassins et des brigandages » (1).

Cette vigoureuse attaque contre la propriété domine tout l'ouvrage de Meslier ; elle est le point de départ de ses théories socialistes et communistes.

« La propriété individuelle, base de la situation de l'individu dans la famille et dans la société, a engendré l'inégalité des conditions qui, elle-même, est la source de tous les maux. Elle a été inventée par les hommes comme un moyen de domination » (2). Il demande, en conséquence, qu'on revienne à l'organisation primitive, à la possession par la collectivité. Il affirme qu'à son aurore le communisme existait sur le monde et que l'Eglise naissante avait une organisation communiste. « La communion des saints était, au début, la communion des biens qui étaient, entre eux, saints ; mais peu à peu ils s'avisèrent d'attacher ce mot de communion à une communion imaginaire de biens spirituels (3). »

C'est avec la complicité de l'Eglise qu'on en est venu au partage individuel, au morcellement des propriétés et à la domination des puissants sur les petits. Pour Meslier c'est toujours l'attaque contre

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 439.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 436.

(3) M.s. B.b. Arsenal, p. 446.

la religion qui est le point de vue dominant ; l'attaque contre la propriété privée, le point de vue économique, ne vient qu'au second plan ; c'est une proposition incidente.

Le remède proposé par Meslier, nous l'étudierons ailleurs, c'est la mise en commun de tout ce qui se trouve sur la terre.

Poussant plus loin l'examen des conséquences de l'appropriation particulière, de la propriété privée, il attaque l'institution du mariage et la famille qui en est la résultante.

Les hommes, non contents de partager la terre et les biens, ont aussi distingué les familles et les enfants issus de leurs unions, comme s'ils étaient d'espèces différentes. Il estime que les femmes et les enfants devraient être chose commune. Il se déclare nettement partisan de l'union libre.

« D'un autre côté si les hommes ne rendaient pas, comme ils le font, les mariages indissolubles entre eux, et si, au contraire, ils laissaient toujours également la liberté de se joindre indifféremment ensemble, chacun suivant son inclination, comme aussi la liberté de se quitter et de se séparer les uns des autres lorsqu'ils ne s'accorderoient pas bien, ou lorsque leur inclination les porteroit à former quelque autre nouvelle alliance, on ne verroit certainement pas tant de discordes, tant de discussions entre l'un et l'autre sexe ; ils auroient paissi-

blement leurs plaisirs et leur contentement parce que ce seroit toujours la bonne amitié qui feroit le motif principal de leur union conjugale, et qui seroit un très grand bien pour eux, aussy bien que pour les enfans qui en proviendroient et qui se seroient plus exposés, comme l'on voit tous les jours, au froid de l'hyver, à la chaleur de l'été, à la nudité, à la faim, à la soif et cela, le plus souvent, par mauvaise intelligence ou par les mauvais exemples des pères et mères; mais ils seroient tous également bien entretenus de ce qu'il leur faudroit, de biens publics et communs, aussy bien que dans les sciences et les arts, et par là il seroit facile de les rendre tous sages et honnestes, de les faire tous conspirer au même bien et de les rendre tous capables de servir utilement leur patrie » (1).

Communauté des biens, des femmes et des enfans, voilà le communisme de Jean Meslier. Il est, on le voit, complet.

Mais comment réaliser ce communisme? Sa solution est des plus simples. Il néglige la production pour ne s'occuper que de la répartition. « Tous les hommes sont égaux par nature, ils ont tous également droit de vivre et de marcher sur la terre, également droit d'y jouir de leur liberté

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 442.

naturelle et d'avoir part aux biens de la terre en travaillant utilement les uns et les autres pour avoir les choses nécessaires ou utiles à la vie (1).

Il semble que les biens doivent être également répartis entre les hommes, que tous doivent travailler les uns pour les autres. Meslier n'entre pas dans d'autres détails. La proclamation de la maxime. « Un pour tous, et tous pour chacun », lui suffit.

Notamment, il y a une objection qu'on a souvent faite depuis au communisme, et qui se présente immédiatement à l'esprit. Que deviendront les incapables, les infirmes, les vieillards, les enfants, tous êtres qui ne produisent pas ; et quelle sera leur part dans la répartition ? Il a omis complètement de nous renseigner sur ce point.

Cependant ce communisme de Meslier n'est pas l'anarchie. L'égalité de droits dans la répartition des richesses produites n'exclut pas la notion d'ordre. « Mais comme les hommes vivent en société, qu'une communauté ne peut être bien réglée, ni même étant bien réglée se maintenir en bon ordre sans qu'il y ait quelque dépendance et quelque subordination entre eux, il est absolument nécessaire pour le bien de la société humaine, qu'il y ait entre les hommes une subordination et une

dépendance des uns aux autres, mais il faut aussi que cette subordination et cette dépendance soit juste et bien proportionnée, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à trop élever les uns et trop abaisser les autres, ni à trop flatter les uns et trop fouler les autres, ni trop donner aux uns et ne rien laisser aux autres, ni enfin à mettre tous les biens et tous les plaisirs d'un côté et à mettre de l'autre toutes les peines, tous les soins, toutes les inquiétudes, tous les chagrins et tous les déplaisirs ; d'autant qu'une telle dépendance et subordination seroit injuste et odieuse et contre le droit de la nature elle-même (1). »

La nécessité d'une organisation destinée à présider aux différentes phases de la vie en société ne lui a pas échappé et il a cherché à fixer sa conception. Il entre même dans des détails et esquisse un plan d'organisation ; on touche ici à une des parties les plus originales et les plus intéressantes de son livre. Voici, en effet, comment il nous décrit l'organisme qui doit mettre en parfait accord la production et la consommation.

« Les hommes devroient tous également posséder et jouir en commun de tous les biens et de toutes les richesses de la terre. J'entends que tous les habitants d'une même ville, d'un même bourg,

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 417.

d'un même village ou d'une même paroisse, ne composassent tous ensemble qu'une même famille. Que se regardant tous comme enfans d'un même père et d'une même mère, ils s'aimassent tous comme frères et comme sœurs et vécussent paisiblement et communément. Que tous également s'appliquant au travail ou quelque honneste ou utile employ, chacun selon sa profession et selon ce qui seroit le plus nécessaire, suivant le temps ou les saisons que l'on pourroit avoir de certaines choses, et tout cela sous la conduite, non de ceux qui tendroient à la domination impérieuse et tyrannique sur les autres, mais seulement de ceux qui seroient les plus sages et les mieux intentionnés pour l'avancement et le maintien du bien public. Tous également eussent une même nourriture et jouissent également des commodités de la vie. Et pour serrer d'autant plus étroitement cet aimable lieu de paix et d'union, j'entends que les villes, ou autres communautés voisines les unes des autres eussent à faire des alliances entre elles, et que la bonne foy étant inviolablement gardée, elles pussent s'aider et se secourir mutuellement dans le besoin, car sans cela le bien public ne peut subsister, et il faut nécessairement que la plupart des hommes soient misérables et malheureux. Si les hommes mangeoient sagement entre eux les fruits de leurs travaux et de leur industrie,

s'ils partageoient également les biens de la terre, ils auroient suffisamment lieu de vivre tous heureux et contens, car la terre produit presque toujours assez et même abondamment de quoy les entretenir et les nourrir. Alors plus d'inquiétude pour le nécessaire de la vie, plus de procès, plus de haines, plus d'envies, plus de tromperies, plus de vols, plus de meurtres, plus d'assassins pour enlever à son voisin ce qu'il possède et dont nous manquons (1). »

Plusieurs points importants sont donc réglés par Jean Meslier dans l'organisation de la société communiste. Les habitants d'une même ville ou d'une même paroisse ne doivent constituer qu'un tout. Chacun travaillera suivant sa profession sous la conduite des plus sages, et produira suivant ses forces, moyennant quoi les biens seront également répartis. Tous auront la même nourriture et le même genre de vie.

Mais n'y a-t-il pas à craindre des rivalités entre ces villes et bourgades voisines ? Jean Meslier le prévoit. Les communautés feront entre elles des alliances et s'aideront dans le besoin, car la fraternité, la concorde et la paix seront les bases mêmes de la société.

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 440.

De qui s'inspire cette organisation, quels en sont les vices et les utopies ? C'est ce que nous verrons dans un chapitre suivant. Etudions comment Jean Meslier engage les hommes à établir le règne de l'égalité et du bonheur social.

CHAPITRE IV

JEAN MESLIER, RÉVOLUTIONNAIRE.

C'est à la révolution, au bouleversement général que Meslier fait appel pour établir la société nouvelle. On n'avait pas encore entendu avant lui de paroles aussi ardentes et aussi subversives, et jusqu'à Babœuf la violence de son langage, à ce sujet, ne sera pas égalée.

« Je voudrais pouvoir faire entendre ma voix d'un bout du monde à l'autre, je crierais de toutes mes forces, vous êtes fous, ô hommes, vous êtes fous de vous laisser conduire de la sorte et de croire aveuglément tant de sottises (1). »

« Où sont ces généreux meurtriers de tyrans que l'on a vus dans les siècles passés ? Où sont les Brutus et les Cassius ? Où sont les généreux meurtriers d'un Caligula et tant d'autres ?... »

« Mais alors où sont les Jacques Clément et les

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 955.

Ravaillac de notre France ? Que ne viennent-ils encore de nos jours pour assommer ou pour poignarder tous ces détestables monstres et ennemis du genre humain, et pour délivrer par ce moyen les peuples de leur tyrannie ».

« Mais non, ils ne sont plus ces grands hommes, on ne voit plus de ces âmes nobles et généreuses qui s'exposaient à la mort pour le salut de leur patrie, et qui aimaient mieux avoir la gloire de mourir généreusement que d'avoir la honte et le déplaisir de vivre lâchement. On ne voit plus maintenant parmi ceux qui sont d'un rang ou d'un caractère plus éclairé que les autres, que de lâches flatteurs de leurs personnes ; on ne voit plus que de lâches approbateurs de leurs injustes desseins et des lâches exécuteurs de leurs mauvaises volontés et de leurs plus injustes ordres. Tels sont dans notre France tous les juges et tous les magistrats du royaume, même ceux de toutes les plus grandes et plus considérables villes, qui ne servent plus maintenant qu'à juger les causes des particuliers à tous les ordres de leur Roi et qui n'oseraient y contredire. Tels sont tous les intendants des Provinces et tous les gouverneurs des villes et des châteaux qui ne servent qu'à faire exécuter partout les mêmes ordres. Tels sont tous les commandants des armées, et tous les officiers et tous les soldats qui ne servent qu'à maintenir l'autorité du

tyran et à exécuter rigoureusement ses ordres sur les pauvres peuples, qui mettroient même le feu à leur propre patrie si par fantaisie et sous quelques vains prétextes le Tyran leur commandoit, et qui d'un autre côté sont si fous et si aveugles que de faire gloire de se dévouer entièrement à son service comme des misérables esclaves qui sont obligés en temps de guerre d'exposer tous les jours et presque même à toute heure leur vie pour lui moyennant un vil prix d'argent qu'il leur fait donner par jour, sans parler encore d'une infinité d'autres canailles de commis de bureaux, de contrôleurs, de maltotiers, d'archers, de gardes, de sergents, de greffiers, et de records, qui tous, comme des loups affamés ne cherchent qu'à dévorer la proie et vraiment qu'à piller et à tyranniser les pauvres peuples sous le nom et l'autorité du Roy, en exécutant rigoureusement sur eux les plus injustes ordres, tantôt par saisies, tantôt par exécutions, tantôt par confiscations de leurs biens et, ce qui est encore plus odieux souvent par emprisonnement de leurs personnes et par toutes sortes de mauvais traitemens, et enfin même par une mort honteuse qu'ils leur font souffrir (1).»

« Renversez partout tous ces trônes d'injustices et d'iniquités. Brisez toutes ces testes couronnées,

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 960.

confondez l'orgueil et la superbe de tous vos tyrans et ne souffrez jamais qu'ils règnent aucunement sur vous. C'est à faire aux plus sages à conduire et à gouverner les autres, c'est à faire à eux à établir de bonnes lois et à faire des ordonnances qui tendent toujours, au moins suivant l'exigence du tems, des lieux et des circonstances, à l'avancement et à la conservation du bien public (1). »

« C'est donc dans les anciens sages, (2) qu'il faut chercher cette sagesse et cette prudence qui sont si nécessaires pour bien gouverner ; et ainsi ce sont les anciens remplis de prudence et de sagesse qu'il faut établir pour bien gouverner sagement les peuples, et non pas de jeunes fous, des jeunes téméraires, des jeunes orgueilleux et superbes, ni des hommes vicieux et méchans, non plus que de jeunes enfants tels que le hazard de la naissance les produits. »

« Votre salut (3) est entre vos mains, votre délivrance ne dépendrait que de vous si vous saviez bien vous entendre tous. »

Unissez-vous (4) donc, peuples, si vous êtes sages ; unissez-vous donc tous, si vous avez du cœur, pour vous délivrer tous de vos misères communes. »

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 964.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 962.

(3) M.s. B.b. Arsenal, p. 964.

(4) M.s. B.b. Arsenal, p. 965.

« Commencez d'abord par vous communiquer secrètement vos pensées et vos désirs. Répondez partout, et le plus habilement que faire se pourrait, les écrits semblables à celui-ci par exemple, qui fassent connoître à tout le monde la vanité des erreurs et des superstitions de la Religion et qui rendent partout odieux le gouvernement tyrannique des Princes et des Rois de la Terre. »

« Retenez (1) vous-mêmes par vos mains toutes ces richesses et tous ces biens que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos corps, retenez-les pour vous-même et pour tous vos semblables. N'en donnez rien à tous ces superbes et inutiles gens fainéans qui ne font rien d'utile dans le monde. »

« Réunissez (2) vous tous dans les mêmes sentiments de vous délivrer de cet odieux et détestable joug de leur tyrannique domination, aussi bien que des vaines et superstitieuses pratiques de leurs fausses religions. »

On le voit, Jean Meslier ne compte pas sur la persuasion et sur la douceur pour amener dans le monde le triomphe de la justice et de l'égalité ; il appelle de toutes ses forces le bouleversement général, seul moyen de changer la face des choses.

(1) M.s. B.b. Arsenal, p. 967.

(2) M.s. B.b. Arsenal, p. 968.

CHAPITRE V

JEAN MESLIER EST-IL VÉRITABLEMENT UN SOCIALISTE ?

Nous connaissons maintenant les idées de Jean Meslier sur la société, ses attaques virulentes contre la propriété, les moyens proposés par lui pour renverser l'ordre de chose établi. Nous avons également exposé son plan d'organisation, basé sur la communauté des biens, qui règle la production, la consommation entre les citoyens et leurs cités. Le moment est venu de nous demander si le curé d'Etrépigny est véritablement un socialiste.

Certes, il a combattu énergiquement la propriété privée, mais la suppression de cette dernière n'est pas le criterium d'une doctrine socialiste ; elle en est un résultat, non la raison d'être. Il y a, en effet, des doctrines, telle que l'anarchie, qui suppriment la propriété privée sans être pour cela des doctrines socialistes.

Mais qu'est donc le socialisme ?

Rien n'est plus flottant, plus vague que les définitions qu'on en donne ; aussi nombre d'auteurs voient-ils du socialisme là où d'autres n'en aperçoivent aucune trace. Sous ce rapport la Révolution de 1789 a été le sujet de nombreuses controverses.

« Au sens le plus large, le socialisme est un système social, économique et moral, qui dérive d'une conception spéciale de la vie et de l'homme. C'est une religion qui, comme celle de Moïse, donne les bases d'une société. A le prendre ainsi, à peu près tout le monde est, par quelque côté, socialiste ; très peu d'hommes le sont complètement. D'autre part, on réduit parfois le socialisme à n'être qu'une certaine manière de résoudre la question sociale, et l'on entend par ce dernier terme la question ouvrière. Le socialisme se bornerait ainsi, en apparence, à la critique des rapports entre ouvriers et patrons. En dehors de ces définitions extrêmes, il existe une multitude d'autres explications (1). »

Il importe donc de s'arrêter à une définition précise et scientifique, suffisamment large pour englober tous les caractères du socialisme, idée égalitaire, suppression de la propriété privée, sa

(1) *Le socialisme au XVIII^e siècle*, André Lichtemberger. Préf., p. 1.

socialisation. La formule suivante nous semble les contenir tous.

« Le socialisme consiste dans la suppression de propriété privée et sa socialisation, en vue de faire régner, dans l'intérêt de l'individu et au nom de la justice, l'égalité au moins approximative des conditions, une relative ou absolue égalité de fait (1). »

Cette idée égalitaire est l'âme même du socialisme ; elle consiste à penser que les individus doivent avoir l'égalité économique en droit et aussi en fait, soit dans les moyens de production, soit dans les moyens de jouissance.

Il faut ensuite que le désir de cette égalité procède de la considération de l'individu, que l'on envisage son bonheur en tant qu'être humain. Elle a, en un mot, sa source dans les droits naturels de l'homme.

Conçue dans un autre esprit, l'idée égalitaire n'est plus du socialisme. Ainsi Platon qui, dans sa « République », veut établir le bonheur de la cité, sacrifie l'égalité des citoyens entre eux ; les uns seront esclaves et producteurs-consommateurs, les autres dirigeront les affaires publiques et seront seulement consommateurs.

Quel est le principe, le genre de l'idée égali-

(1) Deschamps. Cours de doctorat. *Hist. des doctrines économiques*, année 1901-1902.

taire? C'est le désir de l'égalité de fait qui existe chez tous les peuples et à toutes les époques. Cependant, historiquement, c'est lui qui apparaît le dernier — ; il est toujours précédé par l'idée d'égalité de droit. — A ceci, il y a plusieurs raisons. L'égalité de droit est facile à établir, elle se résoud en lois simples et lumineuses, tendant à donner à tous le droit qui appartient à quelques-uns. De plus, cette égalité de droit est le minimum de l'idée égalitaire, et on ne conçoit pas la réalisation de l'égalité de fait sans l'existence de l'égalité de droit.

Mais l'égalité de fait est beaucoup plus difficile à établir que l'égalité de droit ; l'une consiste à poser des règles générales, l'autre envisage l'organisation réelle de la société.

Rien d'étonnant, par suite, à ce que les égalitaristes ne soient pas d'accord sur le moyen de la réaliser. Certains ont voulu une égalité mathématique : Chacun doit avoir, en égale quantité, les mêmes moyens de jouissance. Mais comme le travail est seul véritablement créateur, il faudra travailler proportionnellement aux moyens de jouissances que l'on se propose de retirer.

Cette théorie est, avec juste raison, repoussée comme anti-égalitaire par les communistes, qui ont alors proposé une nouvelle solution. La vraie égalité est dans la justice distributive ; il faut proportionner les tâches aux forces et la consommation

aux besoins. — Pour concrétiser en une phrase cette nouvelle conception, nous dirons : « Faire ce qu'on peut, prendre ce dont on a présentement besoin ».

Rien que de naturel à cela. Ne trouvons-nous pas cet idéal réalisé dans la famille ? Des enfants qui la composent y travaillent suivant leurs forces, et le père sans s'occuper du rendement de chacun, de son degré d'intelligence, ou de sa vigueur corporelle, répartit entre eux, suivant leurs désirs, ce dont ils ont besoin.

Lorsqu'on envisage les faits, une telle conception devient bientôt irréalisable. A chacun suivant sa capacité et à chacun suivant ses besoins ! D'une part, qui donc appréciera la capacité du travail de chacun ? Et d'autre part, peut-on trouver quelque chose de plus personnel que le besoin ?

Dans un tel système les plus faibles seront nécessairement sacrifiés aux plus robustes.

Enfin, on ne tient pas compte d'un élément essentiel du problème. Tout est pour le mieux s'il y a surabondance de produits, mais le plus souvent il n'en est pas ainsi, pour une foule de raisons indépendantes de notre volonté !

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les égalitaristes aient proposé une autre solution basée sur une règle distributive autre que le besoin. C'est la répartition d'après l'équivalence en travail.

Pour qu'elle réponde à l'égalité sociale, il faut mettre à la disposition des individus les mêmes moyens de production, et ainsi chaque individu ne recevra des produits qu'en proportion de son travail.

Trois procédés se trouvent en présence lorsqu'il s'agit de la réalisation de ce système.

Le Partagisme qui veut le partage des produits et non des moyens de productions; chacun serait ainsi un producteur autonome tirant de son travail toute sa valeur, et les produits s'échangeraient suivant la loi de l'offre et de la demande. — Mais il est clair que conservant l'échange on conserverait également la source des inégalités. D'autre part, comment partager les instruments de travail ? — Il n'y a pas que le morcellement de la terre à envisager, il y a aussi l'outillage industriel. Et en admettant même qu'une égale répartition intervienne au début, elle ne tarderait pas à disparaître, car la nature et le travail introduiraient rapidement d'autres inégalités.

Le second système se nomme *l'appropriationisme*; sa formule est « la chose appartient à celui qui la travaille, et le moyen de production c'est la propriété individuelle ou collective, si l'exploitation est individuelle ou collective ».

C'est un partageisme plus savant qui sait distinguer entre l'agriculture et l'industrie, et établit

une ligne de démarcation entre l'appropriation individuelle et l'appropriation collective des moyens de production.

Avec lui, chacun conserve sa profession, et ne reconnaît d'autre fondement à la propriété que le travail.

Cette solution est encore insuffisante, car l'inégalité se retrouvera, non plus entre individus, mais entre groupes dont feront partie ces individus ; les mines, les terres, les usines ont des valeurs différentes suivant les régions dans lesquelles elles sont situées.

Ainsi sommes-nous amenés à étudier le troisième système tendant à la réalisation de l'idée égalitaire le *Collectivisme* beaucoup plus savant et plus logique.

Afin de réaliser l'égalité dans les moyens de production, la société sera seule propriétaire de toutes les sources de cette production. La propriété indivise, ou sociale, remplacera la propriété individuelle, ou corporative.

L'égalité est, on le voit, à la base de ce système dans lequel les avantages et les infériorités naturelles et industrielles se diviseront également entre tous.

L'individu ne sera pas maître de ses produits, à la différence du partagisme, puisqu'il n'est ni propriétaire, ni responsable, et la répartition consis-

tera dans l'échange des produits proportionnellement au travail.

« Chacun aura le droit de prendre dans la masse des produits sociaux une quantité de produits cotée en masse de travail, égale ou proportionnelle à la quantité de travail qu'il aura fourni (1). Avec la nouvelle organisation collective la puissance productive pourra se donner libre essor, et comme il y aura surabondance de produits, chacun pourra dès lors, prendre au tas selon ses besoins.

Telles sont les différentes formes que peut prendre l'idée d'égalité de fait, premier élément que doit contenir une doctrine pour être socialiste.

La suppression de la propriété privée ne suffirait pas, à elle seule, à caractériser le socialisme; ce n'est là qu'une négation à laquelle s'en tient l'anarchisme.

Cette suppression n'est qu'un moyen, une condition préalable du socialisme qui consiste essentiellement dans la socialisation des biens. Aucune théorie ne peut être regardée comme socialiste si elle n'admet la disparition de la propriété individuelle.

Mais on ne supprime la propriété individuelle que pour lui substituer la propriété sociale. Désormais

(1) Deschamps, Cours de doctorat (1901-1902). *L'idée égalitaire ses applications.*

c'est la société qui prend l'initiative et la responsabilité, à la place de l'individu, des moyens de production et d'échange.

Cette organisation nouvelle est poussée jusqu'à ses extrêmes limites. Aucun acte de l'activité économique ne lui échappe, les individus se contrôlent les uns les autres et deviennent des fonctionnaires; — c'est précisément en cela que consiste la socialisation.

Nous avons ainsi parcouru toutes les phases de notre définition du socialisme. Dans l'intérêt de l'individu, au nom de la justice et du bonheur, il établit l'égalité des conditions, l'égalité de fait en supprimant la propriété privée et en établissant la propriété collective.

Retrouve-t-on dans l'œuvre de Jean Meslier ces différents caractères! Peut-on, en cas d'affirmative, le considérer comme un véritable socialiste?

Tout d'abord Meslier est un égalitariste. Nous avons vu que l'énumération des abus, qu'il dit peser sur les hommes, figure au premier rang « l'énorme disproportion que l'on voit partout entre les différents états et conditions ». D'un côté de riches et nobles insolents, de l'autre, des gueux, vermine qui peine pour nourrir les puissants.

Cependant tous les hommes sont égaux entre eux, étant tous sortis de la matière.

Un Dieu, dont il nie l'existence, n'a pas voulu,

en vue d'une récompense future, que les uns soient heureux ici-bas et les autres malheureux. S'il y en a qui possèdent c'est parce qu'ils sont les plus forts et aussi les plus astucieux : c'est par la ruse qu'ils ont dominé leurs semblables.

La raison et la justice veulent donc que soit rétablie l'égalité dans l'humanité, et cela par tous moyens révolutionnaires que les mécréants ont eu leur pouvoir.

Meslier veut l'égalité pour le bonheur de l'individu.

Il ne songe pas, comme Platon, à l'harmonie et à la félicité dans la cité, ni à celle de la France ; il envisage l'homme en tant qu'homme et son égalitarisme est individualiste.

L'égalité qu'il réclame n'est pas seulement une égalité de droit ; il ne se contente pas de poser quelques principes directeurs contenant la justice et l'équité. Après avoir établi que tous les hommes doivent être égaux et posséder les mêmes moyens de jouissance, il va plus loin : c'est l'égalité de fait qui est son objectif final, et le plan de la société qu'il a tracé dans son manuscrit est justement la réalisation de cette idée.

Ici, dès lors, il a suivi la marche normale de la conception égalitaire. Il a d'abord proclamé l'égalité de droit, puis il l'a résolue par des applications pratiques.

D'après lui, le véritable obstacle au bonheur social, c'est la propriété ! C'est elle qui est la cause de tous les maux. C'est une invention des tyrans pour opprimer le pauvre peuple ; elle doit disparaître. Peu d'auteurs ont attaqué avec autant de virulence cette institution.

Ce ne sont pas seulement ici des phrases éparses et sentimentales, comme on en trouve chez les auteurs contemporains de Meslier, qui n'ont vu dans les attaques de la propriété que sujet à dissertation et à déclamation. Ces auteurs écrivaient pour un public frivole, désireux de connaître des aventures merveilleuses, et pour dépeindre la félicité des bons sauvages, ils ont incidemment dressé quelques objections plus ou moins timides contre l'appropriation individuelle dont l'absence semble précisément être la cause du bonheur de ces peuples lointains.

Rien de pareil chez Meslier ; il attaque la propriété, non pour servir de cadre ou d'introduction à un roman, mais en elle-même, parce qu'il a jugé mauvaise, et il souhaite sa disparition pour la remplacer par la communauté des biens.

Il pousse si loin sa haine de l'appropriation, qu'il va jusqu'à demander la communauté des femmes et des enfants.

Cependant le curé d'Etrépigny, s'il est un

communiste convaincu et un révolutionnaire farouche, n'est pas un anarchiste.

Il ne détruit pas pour le plaisir de détruire, et il ne se contente pas de quelques phrases vagues sur le bonheur que pourrait trouver l'homme s'il était débarrassé de toutes les entraves qui l'étouffent.

Meslier a conçu un plan de réorganisation de la société où se trouve réalisée l'égalité entre les hommes. Certes, Meslier qui écrivait pour combattre la Religion n'a tracé qu'incidemment les bases d'une société future ; il n'est pas un théoricien proprement dit.

Il ne s'est pas occupé des conditions sociales multiples que l'on rencontre dans un Etat civilisé, et qui réclament des solutions différentes pour le passage de la propriété individuelle au communisme.

Point de calcul de la répartition ; point de discussion sur la notion de la valeur et sur l'unité du travail ! La société future doit fonctionner à la satisfaction de tous parce qu'elle sera paternelle et que ses membres ne formeront qu'une grande et même famille.

Et il en sera ainsi lorsque les hommes se seront soustraits aux vains préjugés de la religion et aux grossières superstitions. Alors ils travailleront en commun les biens de la terre.

Cette idée de fraternité qui est la base du système de Meslier exclut le partagisme et la maxime de sa République n'est assurément pas : chacun pour soi.

Il veut, au contraire, que les habitants d'une même ville, d'un même village ou d'une même paroisse ne forment qu'une agglomération, qu'une famille où chacun travaillera suivant sa profession et les nécessités.

C'est l'égalité communiste qu'il a rêvée ; cette inégalité dont nous parlions tout à l'heure, qui compare les hommes dans la société aux différents membres d'une même famille.

Chez lui, ce n'est plus l'individu qui a l'initiative des moyens de production et qui est responsable de leur emploi, mais le groupe auquel il appartient ; c'est ce que nous avons qualifié plus haut d'appropriationisme.

Notre auteur compte sur la surabondance des produits ; la terre est assez généreuse, dit-il, pour nourrir tous ses enfants, et grâce à la bonne harmonie qui régnera le travail sera considéré comme un devoir par tous.

Mais il ne suffit pas d'avoir les moyens de production en commun et de travailler pour la prospérité générale, il faut aussi que cette égalité subsiste.

« Tous les hommes auront la même nourriture

et jouiront également des commodités de la vie » dit Meslier.

D'après lui les produits se partageront, eux aussi, également entre tous les habitants d'un même groupe.

Pour veiller à cette juste répartition, une autorité est nécessaire. Le farouche égalitariste comprend que dans une société il faut un pouvoir régulateur. Ce seraient les plus sages et les mieux intentionnés pour l'avancement du bien public qui, d'une façon toute paternelle, dirigeraient le travail et la répartition.

Voilà l'égalité installée sous toutes ses formes dans le bourg ou la cité ; communauté des biens, des femmes, des enfants, égalité dans la nourriture et le travail.

N'y a-t-il pas à craindre quelques rivalités des paroisses entre elles ? Sans doute, les plus pauvres pourraient s'insurger contre leurs voisines plus riches. Jean Meslier prévoit l'objection ; il y répond en faisant appel à la paix et à l'union. Les communautés établiront des alliances entre elles et, grâce à la bonne foi, pourront s'aider et se secourir mutuellement dans le besoin.

C'est, on le voit, avant tout, un communisme agraire que Jean Meslier a eu en vue. Il ne parle ni de l'industrie, ni des artisans des villes.

Ici la difficulté est, certes, plus grande. Sans

doute, au commencement du xviii^e siècle, la machinisme n'était pas encore très développé en France, mais il existait cependant, et J. Meslier, qui avait quelque peu voyagé, n'était pas sans le connaître. Enfin n'avait-il pas, tout près de chez lui, à quelques kilomètres à peine, des manufactures déjà importantes : les draperies de Sedan ? Des grèves y éclatèrent, chez les tondeurs de draps, en 1712, 1713 et 1729, et eurent un grand retentissement dans la contrée. La plus importante fut celle de 1712 où 12000 ouvriers drapiers se trouvèrent sans travail par le fait de 400 tondeurs (1). Quoi qu'il en soit, il n'a pas envisagé ce côté du problème : il a aussi laissé subsister en grande partie la difficulté.

Nous pouvons maintenant répondre à la question que nous nous posions au commencement de ce chapitre : Jean Meslier est-il véritablement socialiste ?

Oui, sans hésitation.

Nous avons rencontré dans son œuvre tous les caractères reconnus indispensables pour qu'une doctrine puisse, à bon droit, être qualifiée de socialiste. Il a voulu l'égalité de fait entre les hommes par considération de l'individu pris en lui-même, et afin d'assurer son bonheur dans une pensée de

(1) *Revue d'Ardennes et d'Argonne*, 10^e année, janvier 1903.

justice. Pour réaliser cet idéal, il veut la suppression de la propriété privée, son remplacement par la communisme absolu. C'est le retour à la collectivité qu'il demande, que cette collectivité soit le bourg ou la cité, ou encore une fédération de ces groupements.

En un mot, Jean Meslier a été un communiste égalitaire.

CHAPITRE VI

LES PRÉDÉCESSEURS DE JEAN MESLIER

Cette doctrine, Meslier ne l'a pas créée de toutes pièces, et les auteurs qui ont écrit sur la même matière avant lui ont eu assurément une certaine influence sur sa pensée.

Il possédait, disent quelques biographes, une bibliothèque composée de bons livres, assez peu fournie, mais qu'il compulsait sans cesse.

Les citations fourmillent, en effet, dans son ouvrage, et au dehors de celles relatives à ses critiques des religions, il fait appel à des écrivains connus par le rôle qu'ils jouèrent au point de vue de l'histoire du socialisme. Platon, le père du communisme, est invoqué par lui plusieurs fois. Aux Pères de l'Eglise, il emprunte leurs attaques contre la propriété, et il rappelle avec regret l'organisation communiste de la primitive Eglise. Parmi ceux qui furent presque ses contemporains,

Fénélon et Montaigne lui fournissent de nombreux arguments qui s'appliquent, il est vrai, surtout aux matières théologiques qu'il a traitées.

Voyons quels sont les rapports qui existent entre Jean Meslier et les auteurs que nous venons de nommer, et plus généralement entre les théoriciens du socialisme qui le précédèrent.

Dans sa *République*, Platon donne une esquisse d'une cité idéale qui est communiste. Parti d'une idée de justice à réaliser dans l'Etat et étudiant l'homme et l'Etat de son temps, il ne rencontre qu'égoïsme et intérêt personnel. Cependant, dit-il, dans le *traité des Lois* ce sentiment est indestructible : il faut donc le modifier. L'intérêt personnel devra se confondre avec l'intérêt général et ainsi sera résolu le problème irréductible, la conciliation du communisme avec l'intérêt personnel. On supprimera les divisions dans l'Etat et le communisme intégral sera établi : communauté non seulement des biens, mais encore des femmes et des enfants, la famille et la propriété étant les deux bouillons de culture de l'intérêt personnel.

Platon ne compte guère sur les lois pour atteindre un pareil résultat. « Mais tout dépend, dit-il, de la première impulsion. L'enfant est la cire molle que travaille l'artiste, ainsi pétries les générations se modifieront par l'hérédité physiologique et mentale. »

A la fin de son ouvrage, le philosophe grec désespère de voir jamais son Etat fondé sur la terre, car la nature humaine ne lui semble pas décidément modifiable.

Cette conception idéale de Platon consiste surtout en une analyse psychologique rigoureuse.

A aucun moment il ne s'inquiète de la liberté individuelle qui, du reste, lui semble la pire chose pour l'État.

Ce plan d'organisation de société, si sec puisse-t-il paraître, a cependant eu sur les esprits une influence considérable, non pas à cause de sa conception de la cité, mais par les récriminations qu'il contient contre la propriété. Il la déclare incompatible avec la perfection de la société, et il la regarde comme la source de l'égoïsme.

Platon a aussi parfaitement analysé le rapport étroit qui existe entre la propriété, et la famille. L'une ne peut subsister sans l'autre. Il faut même supprimer la famille avant la propriété car si l'homme travaille c'est surtout pour ses enfants. L'intérêt personnel familial est le meilleur soutien de l'hérédité et de la propriété irrévocable. Cependant Platon se distingue des communistes qui le suivront par son organisation de la production dans la cité.

Son communisme n'a rien de démocratique, car il conserve l'esclavage ; or on sait que, dans l'an-

tiquité grecque, les esclaves étaient dans une proportion considérable.

La communauté absolue doit exister seulement entre les citoyens, d'où cette conclusion : Platon crée deux classes d'individus, les consommateurs qui sont les citoyens, et les producteurs-consommateurs, les esclaves.

C'est là une conception inspirée par la société qu'il avait sous les yeux.

Comme Platon comptait uniquement sur la persuasion et sur l'éducation pour transformer l'Etat, et qu'il n'était en rien révolutionnaire, il s'est contenté de modifier le milieu dans lequel il vivait, dans le sens de la justice et de l'unité.

Nous voyons maintenant les points communs et les différences qui existent entre Platon et Jean Meslier.

Le curé d'Etrépigny a vu juste lorsqu'à la suppression de la propriété il a ajouté, comme complément indispensable, la suppression de la famille ; car maintenir l'une en détruisant l'autre c'est assurer la reconstitution rapide des inégalités.

Mais il se sépare du philosophe grec sous bien des rapports.

C'est de suite, par la révolution et non par l'éducation des générations successives, qu'il faut établir l'égalité. Voilà pour lui quel est le seul moyen d'arriver à un résultat pratique. Les riches

tiennent tout, en effet, entre leurs mains ; leur bonheur est fait du malheur du peuple, et ils s'opposeraient aux doctrines de persuasion qui tendraient à établir l'égalité.

Enfin si le communisme de Platon est aristocratique en ce qu'il conserve dans l'Etat deux classes opposées d'individus : les citoyens et les esclaves, le communisme de Meslier est essentiellement démocratique : il veut l'égalité de tous, sans exception. Et c'est précisément parce qu'il a reconnu l'existence d'une caste de parias, de véritables esclaves, qu'il réclame pour eux leur part au bonheur. Sur ce point Jean Meslier se sépare donc complètement de Platon et, à ce titre, il est un véritable précurseur du socialisme contemporain.

Les premiers chrétiens et les pères de l'Eglise sont également invoqués par Meslier en faveur de l'établissement du communisme.

La communauté des biens existait entre eux, dit-il, et c'est l'Eglise, au cours des âges, qui a détruit cette notion primitive : de la communauté des biens, elle a fait la communion des saints, ce qui est inexplicable.

C'est là une grave erreur de Jean Meslier que, du reste, il n'a pas été le seul à commettre.

D'autres communistes, surtout dans les temps modernes, ont invoqué en faveur de leurs théo-

ries certains passages des chapitres 4 et 5 des « actes des apôtres » où la communauté des biens entre les premiers chrétiens est affirmée.

« La multitude de ceux qui écoutaient le Christ n'était qu'un corps et qu'une âme : toutes choses étaient communes entre eux. Il n'y avait parmi eux aucune personne nécessiteuse, parce que les seuls qui possédaient, vendaient leurs biens et en apportaient le prix qu'ils mettaient aux pieds des apôtres qui les distribuaient. »

A considérer de près cette citation on ne saurait vraiment y découvrir l'intention, chez les premiers chrétiens, de fonder une société communiste. Unis dans une vive pensée de foi qui devait, selon eux, renouveler la face de la terre, ils mirent en commun leur activité et les moyens dont ils disposaient pour gagner de nouveaux adeptes.

C'est, toutes proportions gardées, une mise en commun des moyens d'action comparable à celle qu'effectueraient les membres d'une compagnie de colonisation pour la conquête de nouveaux territoires.

Cette pratique des premiers chrétiens fut d'ailleurs transitoire, elle devait disparaître avec l'extension de la doctrine et la multiplication des nouveaux adeptes.

Meslier a donc faussé la vérité historique et économique en mettant dans la primitive Eglise un

esprit communiste qui n'y existait pas ; mais il trouvait dans ce prétendu fonctionnement d'une communauté, où riches et pauvres vivaient sur le pied d'égalité, un argument de plus contre l'Eglise devenue, dit-il, le plus ferme soutien du gouvernement si tyrannique soit-il. Il s'est laissé entraîner par sa passion anti-religieuse à commettre une erreur économique qu'on a, depuis, trop souvent renouvelée.

A une époque beaucoup plus rapprochée de la sienne, un homme fit faire au communisme un pas considérable : c'est Thomas Morus, l'auteur de *l'Utopie*.

Meslier n'y fait aucune allusion dans son manuscrit. Cependant la vogue énorme dont jouit l'œuvre de Morus, puisqu'elle servit de modèle à la plupart des romans sociaux du xvii^e et du commencement du xviii^e siècle, était probablement allée jusqu'au curé d'Etrépigny.

Quoi qu'il en soit, la grande influence de Morus et certaines ressemblances incontestables qui existent entre son œuvre et celle de Jean Meslier, nous obligent à comparer entre eux ces deux auteurs.

L'*Utopie* est le premier exposé littéraire du communisme démocratique socialiste.

C'est l'égalité entre tous les membres de la so-

ciété et non entre quelques citoyens de la cité seulement, qu'il préconise. Les petits, les faibles, les ouvriers ont droit à la sollicitude de tous. Aussi ne saurait-il être question ici d'un communisme entre consommateurs seuls, mais entre producteurs-consommateurs.

Les raisons données par Morus en faveur de la transformation de la société ne sont pas seulement, comme chez Platon, d'ordre social ; il y a joint des raisons d'ordre économique, ayant un caractère technique, qui trouveront leur véritable apothéose chez les socialistes du xix^e siècle.

A la différence du philosophe grec, il organise économiquement la société, et cette organisation économique est la suite logique de son communisme entre producteurs consommateurs.

Son livre se divise en deux parties distinctes, critique et reconstitution. Dans la première le héros de Morus énumère les causes de la misère publique.

C'est tout d'abord le grand nombre de ces « riches oisifs qui se nourrissent de la sueur et du travail d'autrui, qui font cultiver leurs terres pour augmenter leurs revenus. Ils traînent après eux une suite de troupes de valets, fainéants sans état, incapables de gagner leur vie dès qu'on les met à la porte. » Les riches traitent les travailleurs en gens inférieurs, comme si on ne savait pas que

leur noblesse réside uniquement dans leur fortune ».

La soldatesque est aussi une grande cause de dépense.

« Le luxe qui s'introduit dans toutes les classes en est une autre, joignez à cela les multiples manœuvres des princes pour augmenter leurs revenus, en pressurant le peuple, par des amendes, prohibitions, droits de rachat, concessions de privilèges, etc... et vous aurez une idée de la triste condition de ceux qui peinent et travaillent pour une infime minorité de jouisseurs. »

Comment sortir de cette situation?

La seule solution c'est la suppression de la propriété privée et la juste et égale distribution des biens.

« Aussi tant que l'institution de la propriété sera la base, le fond de l'organisation sociale, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir. La richesse nationale finira toujours par tomber entre les mains d'un petit nombre d'individus, ne laissant aux autres que la misère. »

Jean Meslier est donc d'accord, jusqu'ici, avec Morus : il dénonce les mêmes abus, il propose le même remède ; il s'en est peut-être inspiré sans le dire.

Pour tous deux les causes de la misère publique

sont les mêmes, et le remède réside seulement dans le communisme.

Chez l'un et chez l'autre nous retrouvons semblables récriminations sur l'inégalité de fait, et le passage suivant de Morus (1) ne semble-t-il pas avoir directement inspiré Jean Meslier ?

« Est-il juste qu'un noble, ou qu'un orfèvre, (banquier) qu'un usurier, qu'un homme qui ne produit rien, ou qui ne produit que des objets de luxe, que ceux-là mènent une vie délicate au sein de l'oisiveté, tandis que les manœuvriers, les charretiers, les artisans, vivent dans une noire misère ? Et cependant qui prodigue tant de biens à ceux qu'on appelle nobles, si ce n'est le laboureur, le charretier, l'artisan ? Ils les récompensent en les laissant mourir de faim. »

Cependant les deux auteurs ont sur des points capitaux des conceptions différentes.

Ainsi, tandis que Morus veut, comme complètement indispensable de son communisme, la forme républicaine. « Seule la république sociale et politique peut s'arroger, à bon droit, le nom de république, » Meslier, malgré ses attaques contre les rois, ne parle nulle part de la nécessité de la république.

D'autre part, l'auteur de l'*Utopie* conserve dans

(1) Morus, l'*Utopie*, p. 284.

son état idéal l'institution de l'esclavage, et ceci peut paraître contradictoire après ses violentes attaques contre les riches.

Mais ces esclaves, chargés des besognes les moins séduisantes, ne sont pas considérés comme remplissant une fonction méprisable : ce sont les condamnés pour crimes, les prisonniers de guerre, les ouvriers étrangers, de sorte qu'on peut dire que cette institution de l'esclavage en « Utopie » ne nuisait pas à son caractère démocratique.

Dans son farouche désir égalitariste, Meslier veut, au contraire, tous les hommes libres et l'idée d'esclavage répugne totalement à son esprit.

Enfin, Morus concilie parfaitement le communisme avec l'idée chrétienne.

Les habitants de l'« Utopie » accueillent celle-ci avec satisfaction, ils admirent la simplicité de vie des premiers chrétiens, et ils souhaitent que les riches, s'inspirant du Sauveur, viennent au communisme : « Si ce n'était l'orgueil des riches, les riches viendraient d'eux-mêmes au communisme dans leur propre intérêt, ou sinon pour obéir à la parole du Christ, car la sagesse du Sauveur ne pouvait ignorer ce qui était le plus utile aux hommes ».

Ici, nous sommes loin des tirades de Meslier qui ne voit, au contraire, dans la religion que l'obstacle au bonheur du peuple et à l'établissement de l'égalité.

Nos deux auteurs, d'accord pour supprimer la propriété individuelle, n'envisagent pas d'égale manière les conséquences de cette disparition.

Morus conserve la famille et rend même le mariage obligatoire, chacun est élevé dans la profession de ses parents, ce qui assure la répartition des individus entre les différents métiers. La durée du travail est fixée à six heures, car les oisifs doivent disparaître. Meslier est plus logique ; il veut la disparition de la famille, la communauté des femmes et des enfants. Le rapport entre la propriété et la famille a été parfaitement saisi par lui, et il a vu que la survivance du mariage était le meilleur moyen de rétablir les inégalités.

Dans la seconde partie du livre de Morus, la partie constructive de l'*Utopie*, l'auteur a réglé avec minutie tout ce qui concerne l'organisation politique et économique. Le nombre des villes composant l'Etat est exactement fixé, ainsi que le plan des cités et des maisons. On retrouve cette surabondance de détails partout, qu'il s'agisse de régler la production ou la distribution des produits.

Chez Meslier, au contraire, c'est le vague et l'incertain ; la disparition des tyrans et de la religion suffit à tout. Par ce moyen la fraternité règnera entre les hommes et aplanira les difficultés.

Cependant la distribution semble se faire de

même chez nos deux auteurs. En Utopie, chaque ville pourvoit en principe à ses besoins ; celle qui aurait des excédents de produits devrait les verser aux cités moins bien partagées, suivant un plan qui sera dressé par le Sénat. Chacun travaillant autant que son voisin déposera ses produits dans le magasin public, et en retirera ce qui lui est nécessaire, sans argent et sans échange.

C'est donc l'égalité familiale ; le principe de la distribution se fait suivant la formule : « A chacun selon ses besoins ».

Pour arriver à une telle solution, il faut admettre que les produits seront en surabondance, ce qui, en effet, simplifie beaucoup les choses. Rien n'est cependant moins sûr, même aujourd'hui où le machinisme a centuplé la production. On a beau reculer la limite, il arrive fatalement un moment où la machine ne peut plus augmenter sa productivité et où la terre voit sa fécondité bornée.

Meslier a, lui aussi, considéré l'agglomération que l'on appelle ville, bourg ou paroisse comme la cellule productrice de son Etat, et en cas d'insuffisance de produits dans une cité, les autres, plus favorisées, devront y pourvoir par le versement de leur surplus.

Il y a là une idée de solidarité, entre les différents groupements, que l'on rencontre également développée chez les deux auteurs.

Le curé d'Etrépigny admet aussi l'hypothèse de la surabondance : du moment où tout le monde travaille, la terre ne saurait refuser ses produits à ses enfants.

Encore une fois, c'est là une supposition toute gratuite dont la science moderne a fait bonne justice.

On le voit Thomas Morus et Jean Meslier ont bien des points communs, s'ils diffèrent sur quelques autres. Si l'*Utopie* de Morus est un roman destiné, dans une certaine mesure, à l'amusement du lecteur, le *Testament* de Meslier est, avant tout, l'œuvre d'un convaincu qui ne craint pas de faire appel à la révolution pour le triomphe de son idéal.

CHAPITRE VII

JEAN MESLIER ET LE XVIII^e SIÈCLE

Après avoir examiné les ressemblances et les différences caractéristiques entre Jean Meslier et ses devanciers, il y a lieu de se demander qu'elle a été, sur lui, l'influence des idées émises par ses contemporains ; il y a lieu, notamment, d'examiner si l'on ne trouve pas dans la littérature de son temps des écrivains dont les tendances et les doctrines se rapprochent des siennes ; s'il n'a pas été entraîné par un mouvement général ?

Sans doute, Jean Meslier obéit aux idées qui caractérisent la littérature sociale du commencement de son siècle ; sans doute, on retrouve chez lui le fonds commun de ceux qui, à cette époque, ont étudié l'homme dans ses rapports avec la société, cependant il apparaît surtout comme un novateur, comme un écrivain aux théories nouvelles et essentiellement personnelles.

Tout d'abord on est à peu près d'accord pour reconnaître qu'au xviii^e siècle on rencontre au théâtre, dans les romans, dans les relations de voyages, des vues isolées, des fragments décousus sur la propriété, l'égalité et la communauté des biens ; mais on ne peut considérer comme des doctrinaires tous ces auteurs dont la plupart s'occupent d'une façon incidente de la critique et de l'organisation de la société.

Ces écrivains ne se faisaient pas d'illusion quant à l'influence de leurs livres sur les événements ; dans leur esprit, les attaques contre la société ne sont que matière à déclamation contre le pouvoir, faites pour l'amour de l'art et pour intéresser les contemporains.

C'est ainsi que parurent, dans les premières années du xviii^e siècle, le *Télémaque* de Fénelon, satire déguisée et polie du gouvernement de Louis XIV, qui contient à peine quelques critiques contre la propriété et l'inégalité. Puis une foule de romans de voyages comme l'*Histoire des Lévarambes*, le *Léthos*, le *Nouveau Gulliver* où les peuplades sauvages, qui vivent dans la communauté des biens, nous sont représentés comme jouissant d'une félicité sans bornes.

Les missionnaires Jésuites du Paraguay font également une peinture enthousiaste de la simplicité des mœurs des peuples sauvages au milieu

desquels ils vivent. Parmi ces divers écrits, tout au plus ceux de l'abbé de Saint-Pierre méritent-ils de fixer plus longtemps notre attention.

L'abbé de Saint-Pierre est un apôtre de la paix perpétuelle, grâce à laquelle l'âge d'or ne tardera pas à revenir sur la terre. Généreux philanthrope, il rêve l'extinction de la mendicité et du paupérisme, et il préconise, pour arriver à ce résultat, de donner toute la puissance à l'Etat. Celui-ci procurera aux citoyens l'augmentation du travail et il assurera le bon usage du superflu.

Telles sont les rares tendances socialistes qui se sont manifestées dans la littérature au commencement du xviii^e siècle.

Tous ces ouvrages, quoique écrits par des gens fort différents entre eux, ont cependant des caractères communs. Ils reflètent l'état d'esprit de l'époque.

L'étude de la science sous toutes ses formes, au début du xviii^e siècle, hantait les cerveaux, et la méthode des sciences logiques fut appliquée non seulement dans son domaine propre : les mathématiques, mais aussi dans les études morales et politiques.

Partant de quelques axiomes on arrivait, par déduction, à résoudre les problèmes les plus compliqués de la géométrie et de la mécanique.

De même, il semblait que pour connaître tous les principes de la morale et de la politique, il suffirait de poser quelques vérités incontestables ; par la lumière de la seule raison, on construirait ainsi une science nouvelle.

Jusqu'alors les esprits avaient été respectueux de la tradition et des choses établies ; cet amour de la méthode scientifique transporté en politique devait soumettre à la discussion et au libre examen ce qui passait pour l'expression de la vérité absolue.

L'homme fut le premier et le plus important sujet d'étude. Par là il faut entendre non l'être humain civilisé et vivant en société, mais la créature primitive, prise en soi, au lendemain même de la naissance, abstraction faite de toutes les inventions et institutions créées par la civilisation ou inspirées par la Divinité : c'est l'homme dans l'état de nature.

Guidé par les lumières de sa seule raison, cet être a droit à la liberté et au bonheur, et si aujourd'hui il apparaît malheureux et perverti, la faute en est à la société.

Tel est le thème sur lequel le xviii^e siècle a bâti ses multiples théories.

En s'affranchissant des doctrines acceptées aveuglément jusqu'alors, il est une réaction contre l'absolutisme religieux et politique du siècle de Louis XIV.

Lettre de la morale naturelle contre le christianisme ; opposition des droits de l'homme au despotisme gouvernemental, voilà les données du problème dont chaque auteur exposera, à sa manière, la solution, en transportant la méthode scientifique dans le domaine de la morale et de la politique.

Partant de cette conception de l'homme abstrait, on fit des peintures enthousiastes de sa simplicité et de son bonheur : l'âge d'or décrit par les vieux poètes semble une réalité, non plus une vague supposition, et l'on se prit à aimer tout ce qui était simple, naturel et primitif.

La campagne, les champs, la pureté des mœurs étaient couramment opposés aux villes perverses et policées, les républiques antiques passaient pour l'idéal du gouvernement.

A la même époque, les récits d'explorateurs dans les pays lointains, les descriptions naïves de la félicité des bons sauvages au milieu desquels ils avaient vécu, achevèrent l'évolution déjà commencée : l'état de nature n'était donc pas un mythe, il n'avait pas existé seulement dans les cités anciennes, mais grâce à lui des peuples vivaient encore dans le bonheur.

Ces idées n'étaient pas seulement répandues parmi les esprits éclairés ; des livres, sous forme de romans populaires, les avaient fait pénétrer partout.

Si la nature est notre mère commune, si elle a établi l'égalité et réservé à tous la même somme de jouissance, pourquoi supporter la monstrueuse organisation de la société, l'inégalité des conditions et des richesses ?

Enfin la religion, si elle est véritablement divine, ne peut vouloir le malheur de l'humanité, la souffrance de ceux qui n'ont rien ; elle ne peut couvrir de sa protection l'orgueil des possédants qui, le plus souvent, ne se sont donné que la peine de naître. Dans le cas contraire, elle n'est qu'une invention humaine destinée à assurer la domination des riches sur les pauvres.

Le premier devoir de l'Etat est de veiller au bonheur de tous : il doit faire sortir le peuple de sa misérable condition, donner du travail à ceux qui en manquent, répartir aussi exactement que possible les richesses auxquelles tous ont droit.

Voilà, en résumé, les idées générales qui signalent l'apparition du xviii^e siècle : état de nature, bonté innée de l'homme, droit au bonheur, raison pure, haine de la société, amour de l'égalité, autant de conceptions nouvelles que nous retrouvons chez les auteurs « sociaux » dont nous avons parlé.

Les caractères généraux des écrits que nous venons de passer en revue sont facilement reconnaissables dans l'œuvre de Meslier.

Pour lui, l'homme n'a d'autre guide que la

raison pure et tout doit être soumis à son libre examen.

C'est par le raisonnement et l'analyse qu'il arrivera aux connaissances générales. Il suffit de réfléchir pour être convaincu que religion et gouvernement sont l'invention d'un petit nombre d'audacieux.

L'homme est bon naturellement, mais c'est l'organisation au milieu de laquelle il s'agite qui l'a vicié. Les grands et tous les agents ne sont que des exploiters qui veulent vivre aux dépens du peuple.

Point n'est donc besoin de tous ses collecteurs d'impôts, de sergents et d'intendants ; les fruits de la terre, suffisamment généreuse, nourriront tous ses enfants.

Le plan d'organisation sociale qu'il nous donne est, en effet, des plus simples : chacun travaille dans sa paroisse, sous la direction des plus sages, et prend dans la communauté ce dont il a besoin. Si la paroisse ne peut se suffire à elle-même, elle formera alliance avec ses voisines.

N'est-ce pas le minimum de rouages nécessaires à l'entretien d'hommes vivant en société, et cela ne se rapproche-t-il pas singulièrement de l'état de nature ?

Les nombreuses citations que nous avons faites, de son ouvrage, montrent sans qu'il soit besoin

d'insister qu'il veut, pour tous, le droit au bonheur.

Bien plus ! son livre n'a pas d'autre raison d'être, car c'est pour assurer la félicité du monde qu'il a combattu tous les abus, réfuté les erreurs des déïcoles, fustigé les gouvernements et jeté son cri de révolte et de vengeance.

L'amour de l'égalité ! Qui donc l'a poussé, au début du XVIII^e siècle, aussi loin que lui ? Plus de nobles, plus de riches, plus de privilégiés ! L'égalité dans la sagesse, la fraternité, l'abondance de la nature, c'est à cela que tend toute son organisation économique.

Enfin l'amour de la science a laissé, dans son livre, une empreinte profonde. Pour combattre ce qu'il croit être l'erreur, il fait un emploi constant de la méthode mathématique, et l'on dirait que Taine a pensé à lui lorsqu'il écrivait (1).

« Suivre en toute recherche, avec toute confiance, sans réserve ni précaution la méthode des mathématiciens : extraire, transcrire, isoler quelques notions très simples et très générales ; puis abandonnant l'expérience, les comparer, les combiner et, du composé artificiel ainsi obtenu, déduire par le pur raisonnement toutes les conséquences qu'il renferme : tel est le procédé naturel de l'esprit classique. »

(1) Taine, *L'Ancien régime*, p. 262.

Pour combattre l'idée de Dieu, c'est à la science et à ses expériences que Meslier emprunte ses preuves. Sa théorie des molécules mouvantes dont les vibrations engendrent la sensation et la pensée est une réponse directe aux cartésiens spiritualistes.

Jean Meslier est donc bien de son temps et de son siècle; il reflète les caractères généraux, les tendances que nous avons relevés chez ceux qui l'ont précédé dans la critique de la propriété et de la société.

Mais il est aussi profondément original, et son œuvre se distingue des contemporains par des vues nouvelles et personnelles qui font du curé d'Etrépigny un véritable réaliste et un ardent révolutionnaire.

CHAPITRE VIII

EN QUOI JEAN MESLIER EST NOVATEUR

Ayant ainsi analysé l'œuvre de Jean Meslier ; ayant essayé de caractériser la société au milieu de laquelle il a vécu ; ayant dégagé les influences qui ont pu s'exercer sur son esprit, il faut maintenant examiner en quoi il fut vraiment novateur.

Les ouvrages des auteurs que nous avons passés en revue, qu'ils aient été écrits dans l'antiquité païenne, comme celui de Platon, au xvi^e siècle comme l'*Utopie* de Morus, ou au xvii^e siècle comme le ou *Télémaque* le livre de Bernardin de Saint-Pierre, offrent un caractère commun : ce sont des peintures *in abstracto*.

La *République* de Platon est, avant tout, un monument littéraire où les discussions sur la propriété et le communisme remplacent les habituels dialogues des sophistes. L'*Utopie* avait été écrit pour plaire à la société frivole de l'époque, avide

de récits et d'aventures ; et le *Télémaque*, loin de poursuivre un but subversif, fut composé pour l'éducation d'un prince.

Rien de pareil dans le *Testament* de Meslier ; il n'écrit pas pour ses contemporains, mais pour faire éclater la vérité après sa mort.

Ici point de personnages de la Fable, comme Ulysse ou Raphaël, point de récits d'aventures merveilleuses où, en passant, on vante la communauté des biens dans des îles imaginaires, mais la peinture exacte, rigoureuse, de la société au milieu de laquelle il vivait.

Point de périphrases ni d'attaques déguisées et polies contre un prince anonyme, mais une peinture impitoyable des méfaits de Louis XIV, des nobles et des grands. Les abus multiples de l'époque, soit qu'ils se réfèrent aux impôts ou à leurs modes de recouvrement, soit qu'ils englobent le développement exagéré des congrégations et des moines de toutes sortes, sont pris sur le vif.

En un mot, Meslier a peint ce qu'il avait sous les yeux.

Le remède qu'il propose contre un pareil état de choses suffirait à décerner à notre écrivain le titre de novateur ; il est nettement et franchement révolutionnaire, car il fait appel au bouleversement de l'ordre établi.

Rien de semblable chez ceux qui le précédèrent.

Sans doute, ils attaquaient la propriété privée d'une façon plus ou moins directe, mais ils restaient en chemin, négligeant de donner au problème qu'ils avaient soulevé la solution qu'on était en droit d'attendre d'eux.

Pour Meslier la propriété est injuste, elle est la cause des malheurs parmi les hommes, il faut la supprimer, même par les moyens violents. Qu'importe l'holocauste de milliers de riches et de nobles, pourvu que règnent enfin l'Egalité et la Liberté ! On le voit, Jean Meslier a dépassé de beaucoup, par la violence de ses attaques contre la propriété privée, tous ceux qui l'ont précédé ; ce n'est pas tout, on peut encore remarquer que le curé champenois a été beaucoup plus loin que la plupart de ses successeurs dans ses attaques contre la propriété. En effet, si, après lui, Grotius, Puffendorff et Montesquieu discutent l'origine de la propriété, ils voient avant tout en elle une création de la loi. C'est ainsi que l'auteur de *l'Esprit des lois* intitule un de ses chapitres : « Que l'ordre des successions dépend du droit politique ou civil, et non du droit naturel ». Ainsi ils posaient et discutaient le problème de l'origine et de l'institution de la propriété. Ils admettaient que du moment où l'homme a organisé la propriété, lui donnant des règles et des limites, il était libre de la transformer et de la distribuer entre tous.

Cependant, ils considéraient que la convention donnait à cette propriété un caractère définitif et immuable. C'était là une théorie évolutionniste basée sur une explication rationnelle.

D'autres sont allés plus loin. J-J Rousseau, par exemple, fait sienne la théorie de l'appropriation conventionnelle du sol, mais il la regarde comme la source de tous les maux.

Les véhémentes apostrophes dans le *Discours sur l'Inégalité* où il s'écria : « Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne », sont connues et même classiques ; mais l'auteur de *l'Emile* ne va pas plus loin ; la propriété est susceptible de transformation, mais elle demeure nécessaire à la société.

Au surplus l'attaque contre la Propriété n'était pour lui que secondaire. Ses préoccupations étaient plus immédiates et l'élaboration de la constitution politique, les discussions sur l'Etat de nature se plaçaient au premier plan.

Ceux qu'on a appelé les théoriciens de la parcelle, si nombreux dans les années qui précédèrent directement la Révolution, allèrent, eux aussi, bien moins loin que Jean Meslier.

Pour eux, l'homme naît libre et doit le demeurer ; mais la condition et la garantie de cette liberté, c'est la propriété. Donc tout homme doit être propriétaire.

Tel était le principe, et chacun de ces théoriciens en tirait des conclusions personnelles. D'Argenson estimait que le domaine doit appartenir à celui qui le cultive, tandis que Mercier de la Rivière souhaitait seulement que l'Etat mette un terme à l'extension continue de la propriété. On peut aller jusqu'à dire que ces hommes étaient les adversaires de l'idée communiste, puisqu'ils préconisaient l'infini émiettement de la propriété en faveur de chacun ; tandis que le communisme veut la suppression de toute appropriation individuelle au profit de l'Etat.

Même dans les premières années de la Révolution, alors que la haine du régime féodal aurait pu susciter des mesures radicales, on ne voit pas apparaître de propositions nettement révolutionnaires ayant pour but de transformer la propriété par des moyens violents comme ceux que préconise Jean Meslier.

La violence des attaques de Meslier contre l'institution de la propriété peut s'expliquer aussi par ce fait qu'il est avant tout anti-clérical, athée, dans toute la force du terme. Il ne faut pas perdre de vue qu'à son époque on considérait les institutions politiques et sociales comme une émanation de la puissance divine. Le Roi était le représentant du Très-Haut et les lois qui régissaient son peuple rentraient dans l'ordre surnaturel.

Meslier en niant avec force l'existence de Dieu sapait par la même, toute idée de propriété et, bien avant Montesquieu et Rousseau, il ouvrait la porte à la discussion sur sa légitimité et au libre arbitre.

Ici encore il est profondément novateur. Ni Platon, ni Morus, ni Fénelon, ni les autres théoriciens plus ou moins vaguement communistes n'avaient combattu les dogmes de la Religion ; c'est même en prenant Dieu pour modèle, parce qu'il est Un et Juste, qu'ils critiquaient les abus de la propriété en préconisant un état social plus conforme aux attributs du Créateur lui-même.

Ceci constaté, il n'y a rien d'étonnant à ce que, pour réaliser son idéal de justice et d'égalité absolue, à la différence d'autres écrivains communistes, Morus par exemple, Jean Meslier ait demandé la suppression de la famille. En cela il était simplement logique avec sa doctrine philosophique et, sauf Platon, on ne lui trouve guère sur ce point de prédécesseurs.

Enfin, et c'est là peut-être un des caractères propres de la théorie de Meslier, il a conçu le socialisme démocratique.

C'est pour les petits, et non pour le bonheur de la Cité ou la prospérité de la Nation, qu'il veut le communisme.

Les humbles seuls l'intéressent. Les riches et les

nobles deviendront ce qu'ils pourront dans la société future, mais c'est au profit du peuple qui souffre qu'il faut faire la Révolution.

Tels sont les principaux caractères qui rendent l'œuvre de Méslier intéressante.

Il a précédé de cinquante ans, au moins, les plus hardis parmi les révolutionnaires, ceux qui, comme Babœuf, profitant des circonstances s'efforceront d'établir, au lieu de l'égalité de droit, l'égalité de fait par la violence et au profit du Peuple.

Pour juger avec équité l'œuvre de Jean Meslier il convient de remarquer que le *Testament* n'est pas, à proprement parler un écrit économique, les doctrines économiques qu'il contient y sont éparses et sans ordre, elles n'y figurent qu'incidemment à titre d'argument pour la démonstrative de la thèse essentiellement et avant tout anticléricale de l'auteur. C'est une attaque contre la religion que Jean Meslier entend faire, il n'a jamais pensé à faire œuvre d'économiste. Cette constatation est absolument nécessaire pour expliquer l'importance dans l'œuvre de Jean Meslier du point de vue religieux et le caractère accessoire, tout au moins secondaires, des idées économiques. Les abus qu'il signale il les attribue à la prédominance de l'esprit religieux ; comme moyen de contribuer au bonheur des hommes, il préconise avant tout la disparition de cet esprit, le discrédit de ses représentants.

CHAPITRE IX

JEAN MESLIER ET LES SOCIALISTES MODERNES

L'auteur du *Testament* a-t-il eu quelque influence sur l'idée socialiste au xviii^e et au xix^e siècles ? A-t-il suscité des disciples, créé une école ?

La réponse à ces questions doit être négative. Jean Meslier, dont l'écrit fut cependant fort répandu et discuté après sa mort, n'a attiré l'attention que par ses violentes attaques contre la Religion. On a feint d'ignorer complètement sa doctrine sociale et économique et elle fut sans effet sur les événements qui suivirent.

Cependant la violence de ses attaques contre la société, qui n'a d'égale que celles qu'il a dirigées contre la Religion, fut rarement dépassée depuis.

Il faut aller jusqu'à Babœuf, c'est-à-dire franchir trois quarts de siècle, pour retrouver le même langage. « La terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance commune des

fruits de la terre : les fruits sont à tout le monde... Nul n'a pu, sans crime, s'appropriier exclusivement les biens de la terre et de l'industrie... Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres... La Révolution n'est pas finie parce que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, et languissent dans la misère, et ne sont rien dans l'Etat (1).

Pour expliquer l'absence complète d'influence de la doctrine de Jean Meslier, il suffit d'observer que le monde a subi depuis le commencement du *xix^e* siècle, au point de vue économique par suite des progrès de la science et de leur influence sur l'organisation de la production, une transformation qui ne peut être comparée à aucune de celles qui se sont produites aux siècles précédents. L'individualisme exagéré, créé par la Révolution, la proclamation des principes de la « Déclaration des Droits de l'Homme » d'une part; la naissance et le développement rapide de la grande industrie et du prolétariat urbain d'autre part, ont de même transformé la société de fond en comble. Cette transformation a été si profonde que le communisme de Jean Meslier, à caractère essentiellement agricole, ne devait plus apparaître dans la suite, aux

(1) Manifeste.

historiens de la doctrine socialiste, que comme la pensée d'un utopiste et d'un rêveur, non comme celle d'un véritable réformateur.

« Le communisme de cet âge puisait ses éléments, non point dans l'évolution économique d'une société qui se transformait encore lentement, mais dans des considérations idéalistes de justice et d'égalité sociale (1). » Cette préoccupation exclusive du bien-être des classes rurales, cet oubli des classes ouvrières qui caractérisent la doctrine de Meslier se justifient très facilement.

La France du XVIII^e siècle était beaucoup plus agricole qu'industrielle; les laboureurs formaient alors l'immense majorité de la classe laborieuse. Les biens fonciers constituaient à peu près le seul capital, et leurs revenus l'unique richesse de la France. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, au temps de Meslier, les classes rurales et l'étude de leur condition attirassent uniquement l'attention du philosophe et de l'économiste.

Enfin il y a lieu de noter aussi que la situation du paysan était alors particulièrement triste; attaché à la glèbe sur laquelle il peina toute l'année pour s'acquitter vis-à-vis du seigneur et du fisc, il était souvent encore victime des guerres qui ravageaient sa contrée et de famines passées à l'état endémique.

(1) Paul Louis, *Histoire du socialisme français*, p. 2.

La condition de l'artisan était supérieure à la sienne ; celui-là, travaillant à côté de son patron, vivant son existence, trouvait encore dans la corporation un appui réel et certain. Dans de telles circonstances, il était naturel que le curé champenois, perdu au fond de sa province, songeât seulement aux malheurs de ceux qui l'entouraient et qu'il rêvât une société où la terre, son appropriation et le partage de ses fruits tiennent toute la place. Mais avec le xix^e siècle les conditions sociales se sont complètement transformées, la substitution de la houille au combustible végétal, les progrès du machinisme ont donné naissance à la grande industrie, aux grandes agglomérations ouvrières.

Avec les exigences actuelles du travail industriel, les ouvriers doivent se grouper en foule autour des moteurs mécaniques : leur rôle consiste à conduire et à surveiller la machine outil qui leur est confiée ; l'effort musculaire est remplacé par un effort nerveux, les ouvriers ne sont plus que les collaborateurs des machines.

Comme le dit Laveleye (1), le capital s'accumulant sans cesse, a déculpé la puissance des moyens de production et la masse des produits, mais en même temps il a asservi le travail. La machine

(1) *Le socialisme contemporain*, introd., p. xii.

multiplie ses merveilles, mais elle n'appartient pas au travailleur : celui-ci en est l'esclave, non le maître. Le travail est devenu une marchandise dont le prix s'élève ou s'abaisse suivant la demande et qui, parfois, ne trouve pas d'acheteur. Le salaire est réglé par la concurrence et il se voit réduit, par cette loi d'airain, à ce qui est strictement nécessaire pour permettre à l'ouvrier de vivre et de se perpétuer.

Aussi la lutte entre exploiters et exploités a-t-elle gagné d'abord tout le continent, puis le monde entier. La guerre est déclarée entre des classes irrémédiablement ennemies.

L'armée innombrable des prolétaires poursuit son émancipation ; elle demande l'expropriation de la classe capitaliste, la socialisation des moyens de production.

Tel est le socialisme moderne, telles sont ses causes et ses aspirations.

Il poursuit l'établissement d'une société collectiviste, communiste, mais en tirant ses conclusions des lois qu'il dit intangibles ! il est scientifique.

Si la condition des travailleurs de l'usine semble sa principale préoccupation, celle des travailleurs des champs attire également, et de plus en plus, son attention.

Enfin, croyant avoir en main toutes les données du problème, il organise la société future d'après la

science et la marche ascendante de la civilisation.

Le communisme moderne et le communisme de Jean Meslier sont donc bien différents.

L'un est purement agraire, idéaliste ; l'autre est surtout industriel et scientifique.

Cependant il serait injuste de croire que les communistes, du xviii^e siècle, et en partie Meslier, soient sans intérêt pour les socialistes modernes. Ne semble-t-il pas, en effet, que c'est en pensant au curé d'Etrépy que l'auteur socialiste, Paul Louis, a écrit cette page. « Le xviii^e siècle a tout critiqué, soumis à l'épreuve de la raison érigée en impérieuse maîtresse, les institutions qui, jusque là, régnaient incontestées, intangibles, comme d'origine naturelle ou providentielle.

La souveraineté absolue, la prépotence de la noblesse, les privilèges et l'autorité du clergé, le dogme catholique, furent astreints aux plus périlleuses analyses. Les publicistes de cette époque nous ont donné toutes nos armes contre le despotisme, contre l'oligarchie, contre l'absurdité des révélations, contre l'intolérance religieuse. Nous ne possédons pas d'arguments nouveaux, inédits, à ajouter à ceux qu'ils formulèrent contre un système politique et des croyances déjà caducs. La besogne a été faite et parfaite (1). »

(1) Paul Louis, *Histoire du socialisme français*, p. 2.

Petitfils.

On trouve au XVIII^e siècle les premières discussions qui aboutissent à la conclusion communiste, les premières condamnations, rationnellement déduites, de l'appropriation individuelle, sa confrontation avec le droit naturel et l'idée de justice. Certains mots, qui ont fait fortune en 1848, qui ont contribué à déclencher, alors, le courant social, ne sont que des résumés ou des redites de thèses plus vieilles de soixante-dix ans. L'évolution industrielle, issue de la diffusion du machinisme, a pu renforcer d'arguments précis et prépondérants la dialectique communiste, elle n'a pu créer le communisme, et cette constatation à sa portée.

Donc, un abîme ne sépare pas le socialisme de Meslier du socialisme contemporain ; ils sont, et c'est là leur point de ressemblance le plus important, animés par le même esprit : l'esprit égalitaire.

Le curé Meslier a combattu les puissants et leurs abus, crié sa soif de liberté et d'égalité avec autant de force que n'importe quel socialiste-révolutionnaire de notre époque.

Cet homme, qui était arrivé à maudire la société, à souhaiter la Révolution et l'établissement du communisme à une époque où l'ordre régnait en maître, et en exerçant une profession dont les principes recommandent la résignation, eut peut-

être été, au milieu d'une société transformée, un des grands apôtres et un des grands noms du socialisme.

Vu : le Président,

A. DESCHAMPS.

Vu : le Doyen

GLASSON.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

- Archives communales de Mazerny (G.G. I).
- Archives départementales de la Marne (G. 220, G. 223, fol° 41-42).
- Archives départementales des Ardennes (S^e A. Justice d'Etrépigny).
- Archives nationales (Rg. Mgr Le Tellier, 10413. p. 370). Babœuf Manifeste.
- E. Thellier. — Paris 1896-1897 ; in-8°. — V. 270 p. (polygraphiées), *Histoire des communes du canton de Flize et de l'abbaye d'Elan*.
- Henri Dacremont. — *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1893.
- Laveleye. — *Le socialisme contemporain* (introd. p. xxii.) Paris, Alcan-Lévy, 1902.
- Lecuy (1740-1834) abbé général des Prémontrés.
- Le socialisme au xviii^e siècle*, par André Lichtemberger. Paris. Félix Alcan, 1895.
- Louis. — *Histoire de Saint-Etienne-à-Arnes*.
- Marlot. — *Histoire de la Ville de Reims*, t. IV, p. 602.
- Mémoire des pensées et sentiments de J. Meslier*, prêtre, curé d'Etrépigny et de But (B.b. de l'Arsenal. Ms. 2237 (129 T.F.).
- Morus. — *L'Utopie*, p. 284.
- Notices cadastrales d'Etrépigny*, par Terwel (B.b. Sainte-Geneviève, Ms. S. 875).

Platon. — *La République*.

Revue d'Ardenne et d'Argonne (janv. 1903).

Revue socialiste (t. VIII, p. 149).

Taine. — *L'ancien régime* (p. 262).

Paul Louis. — *Histoire du socialisme français*, Paris, *Revue Blanche*
1901.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	1
CHAPITRE I. — La vie et l'œuvre de Jean Meslier	3
CHAPITRE II. — Jean Meslier au point de vue religieux . .	15
§ 1 ^{er} . — Comment il est passé du terrain religieux sur le terrain politique et économique . .	15
§ 2. — Les abus de l'ancien régime	20
CHAPITRE III. — Jean Meslier et la propriété	30
CHAPITRE IV. — Jean Meslier révolutionnaire	41
CHAPITRE V. — Jean Meslier est-il véritablement un socialiste ?	46
CHAPITRE VI. — Les prédécesseurs de Jean Meslier	62
CHAPITRE VII. — Jean Meslier et le XVIII ^e siècle	76
CHAPITRE VIII. — En quoi Jean Meslier est novateur. . . .	85
CHAPITRE IX. — Jean Meslier et les socialistes modernes .	92

FIN DE LA TABLE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

